



Romans québécois Page D 3  
Essais Page D 4  
Le feuilleton Page D 5  
Andrei Makine Page D 7  
Littérature jeunesse Page D 9



# LIVRES



SOURCE: ALBIN MICHEL

## Parfums de gingembre

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

**P**renez un morceau de boa d'un kilogramme. Enlevez la peau du reptile. Jetez-la. Coupez le morceau de serpent en rondelles assez épaisses. Lavez-les soigneusement. Salez et poivrez. Dans un bol, mélangez le ginseng écrasé, l'ail, l'oignon, l'huile, le messepe, le piment ainsi que les tomates. Enrobez le boa avec cette préparation. Le tout devrait pouvoir retenir votre mari à la maison au moins jusqu'au prochain repas.

Voici l'une des nombreuses recettes — boa en feuilles de bananier —, proposées par Calixthe Beyala, pour garder son homme, dans son dernier roman, *Comment cuisiner son mari à l'africaine*, chez Albin Michel.

La romancière, qui a déjà gagné le Grand Prix du roman de l'Académie française pour son roman *Les Honneurs perdus*, débarquait à Montréal cette semaine pour participer au festival de littérature Metropolis Bleu.

La rencontre donne l'impression d'entrer dans l'œil d'une tornade. Au-delà de la littérature, cette Camerounaise d'origine qui vit à Paris est en effet une femme occupée. En 1998, c'est elle qui fonda le collectif Égalité, qui visait à accroître la présence des minorités visibles à la télévision et dans les entreprises françaises.

«Pour l'instant, la représentation est de 0,00001%», dit-elle, attrapée à sa sortie de l'avion, à l'aéroport de Dorval. L'idée de fonder ce collectif lui est venue à la suite d'un suicide d'un proche qui aurait pu «être évité», croit-elle. Selon elle, la communauté noire et arabe vivant en France souffre de ne pas être représentée dans les médias autrement que sous les traits de voleurs ou de tueurs.

Mais là ne s'arrête pas l'engagement social de Calixthe Beyala. En fait, cet engagement est plus ancien encore. Depuis quelque 20 ans, Calixthe Beyala a par exemple adopté 24 enfants, provenant des bidonvilles de Douala, au Cameroun, en plus des deux qu'elle a mis au monde elle-même.

«Je voulais redonner ce que j'avais reçu», dit-elle, rappelant qu'elle a grandi dans un milieu pauvre et qu'elle doit son succès, entre autres, au fait que des instituteurs ont cru en elle. Après ses études littéraires, elle a pratiqué toutes sortes de métiers: vendeuse de fleurs, mannequin et caissière. Ses personnages évoluent d'ailleurs dans les quartiers de Paris, Belleville en particulier, et

VOIR PAGE D 2: PARFUMS



JACQUES GRENIER/LE DEVOIR

## Rouge métis

### Suzanne Jacob

**Rouge**, dans *Rouge mère et fils*, c'est entre autres la trace amérindienne, cet ancêtre métis qui dort en chacun de nous. C'est sur ce thème en effet que Suzanne Jacob a brodé son plus récent roman, qui vient de paraître au Seuil. L'histoire est contemporaine, c'est celle du fils unique de parents divorcés. Ce sont ses racines qui plongent dans le passé de cette terre d'Amérique. Rencontrée rue Bernard, l'écrivaine développe cet aspect souvent gommé de l'identité américaine.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

**P**our Suzanne Jacob, les influences amérindiennes sur la société québécoise sont plus importantes que celles qu'on veut bien admettre. «Il y a des métisages partout dans les langues, dans les coutumes...», constate-t-elle.

Elle vient de lire l'essai *Amériques*, de Jean Morrisset et Éric Waddell, paru à L'Hexagone, et en est toute emballée.

On y traite notamment des amalgames culturels qui ont uni les Amérindiens du continent aux Canadiens français.

Elle-même ignore si elle a du sang amérindien. Enfant, pourtant, comme Luc, le personnage de *Rouge, mère et fils*, Suzanne Jacob se faisait appeler «la Chinoise», alors qu'elle fréquentait l'école d'Amos, en Abitibi, où elle est née. Un peu partout, dans nos coutumes, dans nos mentalités, elle trouve d'ailleurs des traces de cette ascendance trouble, refoulée. Elle se souvient d'Amérindiens qui ont juré de passer sous silence leur origine ethnique. Elle rappelle que le métissage a dépassé les frontières fixées en Amérique par les Européens. «Après avoir écrit ce roman-là [*Rouge mère et fils*], dit-elle, j'ai relu l'histoire des Métis et j'ai découvert que, dans le gouvernement provisoire métis, dirigé par Louis Riel, il y avait douze représentants métis anglophones et douze représentants métis francophones. Or, on a toujours pensé qu'ils étaient métis francophones.»

L'Amérindien en nous serait donc le chaînon manquant de bien des histoires modernes, comme celle de Luc. La mère de Luc, dans *Rouge mère et fils*, ne dit-elle pas à un moment donné qu'«il n'y a plus d'histoire, il n'y a que des historiens»? Etudiant de 27 ans, qui rédige une thèse sur les fondements de la normalité, Luc cherche auprès de son père biologique, Félix, et

VOIR PAGE D 2: ROUGE

«Il y a

des métissages

partout dans

les langues,

dans les coutumes...»

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 21 AVRIL 2001

Journée mondiale du

Livre

2001



## LIVRES

## ROUGE

Les récits de Suzanne Jacob suivent diverses pistes, qui se suivent et s'entrecroisent sur sa page blanche

SUIITE DE LA PAGE D 1

après des amants successifs de sa mère, Lorne, Simon ou Lenny, la figure du père qu'il lui faudra tuer pour devenir un homme. Au fil de ses recherches, des gens qu'il rencontre, il découvre un enchevêtrement de secrets, plus ou moins bien gardés, celui d'un viol, d'un meurtre, d'une liaison. Mais ces secrets, quand ils sont dévoilés, ne sont pas le centre de la vie. Ils résistent, renvoient à d'autres mystères encore, dans le réseau des filiations, des liens qui unissent les différents personnages.

Car les récits de Suzanne Jacob suivent diverses pistes, qui se suivent et s'entrecroisent sur sa page blanche. L'histoire de Lorne croise celle de Luc et celle de Lenny, mais chacun construit son propre sens, sa propre histoire. En ce sens, tout le monde est toujours en train d'écrire son histoire, dit-elle en entrevue.

Pour sa part, Suzanne Jacob a publié son premier livre, un recueil de poésie, au cours de la trentaine. Au départ, ce recueil, *Flore Cocon*, avait été écrit pour être offert en cadeau, avant de se retrouver, de fil en aiguille, publié chez Parti pris. Depuis, ses romans, on pensera entre autres à *Laura Laur* ou à *L'Obéissance*, publiés chez Boréal, son essai ou sa poésie ont conquis la critique. Mais Suzanne Jacob reste sensible à l'argument selon lequel les histoires sont faites pour être racontées à des personnes spécifiques, ce qui rejoint le mode de transmission orale que pratiquaient justement les Amérindiens.

Au passage, elle me relate cette histoire, qu'elle a racontée dans un



superbe essai sur l'acte d'écrire intitulé *La Bulle d'encre*, paru en 1997 aux Presses de l'Université de Montréal. Un homme venu réparer son ordinateur lui raconte que, pour lui, les histoires sont faites pour être racontées à quelqu'un en particulier et non écrites pour être lues en des milliers d'exemplaires.

*«Les quelques histoires qui sont en moi, qui sont ma propriété absolue, dit cet homme, se modifient au fur et à mesure que je vis et que je pense à ce que je vis, et elles se modifient aussi en fonction des personnes à qui je choisis de les raconter. Ces personnes-là, ce sont celles que je reconnais comme celles à qui je dois transmettre mes histoires pour qu'elles restent vivantes.»*

Pour Suzanne Jacob, les liens entre les êtres, la façon dont chacun transforme les histoires des autres et vice-versa sont fondamentaux. Son roman n'est pas linéaire mais trace son chemin entre des cercles, familiaux ou sociaux, qui nouent ses personnages.

Elle-même a grandi dans une famille assez éclatée, entre Amos, où elle est née, l'île Victoria, où vivaient ses grands-parents maternels, et la famille de son grand-père paternel, demeurée en France. En ce sens, elle se désigne comme étant «excentrée», c'est-à-dire évoluant hors des centres. De sa mère pianiste, elle a appris l'amour de la musique. L'écrivaine a d'ailleurs écrit des chansons avant d'écrire des livres. Pourtant, le silence de la littérature ne la gêne pas. En pensant à sa mère, elle raconte comment on finit par lire la musique comme on lit un livre, et que lire un livre peut faire jouer de la musique dans la tête. Toujours dans *La Bulle d'encre*, elle écrit dans un texte intitulé «La lecture de la partition»: «Lorsqu'ils arrivent à l'école, les enfants qui ont grandi autour de la pianiste, qui ont tenté de suivre pendant des années l'écriture des partitions, croient qu'ils vont apprendre à lire et écrire de la musique dans les cahiers lignés. Eux-mêmes ne savent ce qu'ils imaginent. Mais dès qu'ils ouvrent les cahiers de lecture, ce désir que ça se mette à chanter en eux, il est là. Ils croient aussi qu'on a jamais fini de lire un même cahier, qu'il y a encore et encore de nouvelles manières de faire chanter chaque page d'un cahier qu'on a mis du temps à choisir.»

Ainsi, l'histoire, chacune des histoires qu'on lit ou qu'on raconte à d'autres, est-elle une aventure infinie.

## ROUGE MÈRE ET FILS

Suzanne Jacob  
Éditions du Seuil  
Paris, 2001, 287 pages

## PARFUMS

SUIITE DE LA PAGE D 1

c'est sans doute pour cette raison qu'on lui a déjà reproché d'avoir plagié Romain Gary.

Mais il en faudrait plus pour ébranler cette femme énergique, qui parlait encore généreusement à une journaliste après un long vol en provenance d'Europe. Son dernier livre est aussi un hommage à la femme africaine.

«On dit que mes romans sont féministes, mais moi je parle de féminité plus que de féminisme. Parce que le féminisme est quand même né en Occident, d'une société très particulière, qui était la société industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, où les femmes, petit à petit, se battent dans le monde des usines pour avoir leur place. La féminité, pour moi, c'est beaucoup plus africain [...] parce qu'elle intègre la femme comme mère de l'univers, la femme pleine, la femme panthère, la femme serpent, la femme fleur, la femme lumière, la femme mère, alors que le féminisme, à un moment donné, a combattu quand même la femme mère», explique-t-elle. Calixthe Beyala affirme être peut-être plus qu'une féministe, parce qu'elle ne réclame pas l'égalité entre les hommes et les femmes. Pourquoi comparer des êtres si différents? Il faut dire que les hommes qui traversent ces romans sont à peine fréquentables...

Pour elle, la femme occidentale moderne est dominée par les exigences de la mode, et cette mode est fixée par des hommes. N'écrit-elle pas, dans les premières pages de *Comment cuisiner son mari à l'africaine*: «J'ignore quand je suis devenue blanche, je me desquame la peau avec Vénus du Milo et, dans la même logique, je brime mon corps, jusqu'à

le rendre minimaliste: je n'ai pas de seins et mes fesses sont aussi plates que la terre, parce que, cri-tères obligent, il convient de plaire aux hommes blancs», écrit-elle.

Pourtant, n'a-t-elle pas relaté, dans *Amours sauvages*, l'échec d'un tel mariage mixte?

L'histoire de *Comment cuisiner son mari à l'africaine* est à la fois drôle et pathétique, elle porte ce sens de la dérision qui caractérise Beyala. Son héroïne, une dame-pipi d'un quartier pauvre de Paris, cuisine mets par-dessus mets pour conquérir, puis garder, un homme qu'elle-même finit pourtant par qualifier de «coureur de jupons, poltron, avare et prétentieux». De chapitre en chapitre, le lecteur se fait aussi offrir en prime des recettes africaines passablement épicées, du poulet aux arachides au crocodile à la sauce tchobi, sans oublier bien sûr l'aphrodisiaque jus de gingembre, le tout dégagant donc un fort parfum camerounais, qui ne cache pas cependant la grande douleur de l'héroïne face à la vie.

«L'écriture m'a recentrée, m'a donné le sens de moi-même, dit Beyala en entrevue. L'écriture m'a habitée, m'a aidée à vivre mon exil. L'écriture m'a aidée à me soigner aussi, à travers mes propres vides, mes souffrances, et à me réconcilier avec moi-même, avec mon identité, avec mes identités, parce que pour moi l'identité est recyclable», ajoute Beyala. C'est aussi une façon pour elle de poser des questions. «Si un jour je trouve des réponses justes, j'arrêterai d'écrire», dit-elle.

Pourtant, l'écriture est un luxe, admet-elle. On peut difficilement écrire lorsqu'on a faim ou lors-

qu'on a froid. Écrire est un acte égoïste et humaniste, dit-elle, à travers lequel cependant on retrouve l'autre. Parce que les questionnements qui nous sont propres sont souvent aussi ceux des autres.

Loin d'être épuisée, Calixthe Beyala s'apprete à publier des «veillées africaines», sur lesquelles elle travaille depuis dix ans et qui devraient paraître cet automne. A lire en dégustant une fricassée exotique.

## COMMENT CUISINER SON MARI À L'AFRICAIN

Calixthe Beyala  
Albin Michel  
Paris, 2000, 169 pages



## RECTIFICATIF

Dans l'article de Charles-Antoine Rouyer sur l'essai de Naomi Klein intitulé *No Logo* (Lemac/Actes Sud), paru dans le cahier *Liens* du samedi 7 avril, il aurait fallu lire que «Naomi Klein y lève le voile sur le coût des déséconomies d'échelle» et non des économies d'échelle.

Plus loin, une partie de la phrase a été omise, que nous rétablissons ici dans son entier: «Cela [l'intervention de gouvernements locaux] effacerait symboliquement une partie du mur de la honte pour Québec, qui accueillera un président élu (George W. Bush) sans la majorité des voix populaires et qui renvoie l'ascenseur à l'industrie du pétrole, au prix de la santé de la planète et des êtres humains, payé à travers le réchauffement climatique.»

## GROUPE Renaud-Bray

Chumpley - Garneau - Librairie

PALMARÈS HEBDOMADAIRE selon les ventes de nos 24 succursales Du 4 au 10 avril 2001

1 ROMAN Q.	Adélaïde - Le goût du bonheur, t. 2	2 Marie Laberge	Boréal
2 B.D.	Astérix et Latraviata	5 Albert Uderzo	Albert René éd.
3 SPORT	Michel Bergeron à cœur ouvert	2 Mathias Brunet	Qc. Amérique
4 ROMAN Q.	Gabrielle - Le goût du bonheur, t. 1	19 Marie Laberge	Boréal
5 JEUNESSE	Le miroir d'ambre	1 Philip Pullman	Gallimard
6 PSYCHO	Cessez d'être gentil, soyez vrai !	13 T. D'Ansembourg	L'Homme
7 ROMAN	Dolce agonia	4 Nancy Huston	Lemac/Actes Sud
8 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	103 Gill Hale	Manise
9 JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu, t. 4	20 Joanne K. Rowling	Gallimard
10 POLAR	L'argent du monde, t. 1 & t. 2	6 Jean-J. Paquette	Aïre
11 BIOGRAPHE	Il était minuit cinq à Bhopal	1 Lapiere & Moro	R. Laffont
12 ROMAN	La musique d'une vie	9 Andrei Makine	Seuil
13 JEUNESSE	Je t'aimerais toujours	795 Munsch & McGraw	Firefly
14 PSYCHO	Je t'aime, la vie	25 C. Bensaid	R. Laffont
15 PSYCHO.	À chacun sa mission	70 J. Monbourquette	Novalis
16 ART	La maison au Québec	2 Yves Laframboise	L'Homme
17 HUMOUR	Les chrétienneries	27 Pascal Beausoleil	Intouchables
18 ROMAN Q.	Là où la mer commence	2 D. Demers	R. Laffont
19 RÉCIT	On ne peut pas être heureux tout le temps	10 Françoise Giroud	Fayard
20 ROMAN	Harry Potter à l'école des sorciers	68 Joanne K. Rowling	Gallimard
21 ROMAN	Forces irrésistibles	6 Danielle Steel	Pr. de la Cité
22 PSYCHO.	La synergologie	47 Philippe Turchet	L'Homme
23 ROMAN Q.	L'évangile de Marie-Madeleine	1 Fernand Patry	Libre Expression
24 PSYCHO	Les vilains petits canards	3 Boris Cyrulnik	Odile Jacob
25 POLAR	Opération Hadès	7 Ludlum & Lynds	Grasset
26 ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali	24 G. Courtemanche	Boréal
27 CUISINE	Sushis faciles	45 Collectif	Marabout
28 ROMAN Q.	Rouge, mère et fils	1 Suzanne Jacob	Seuil
29 HORREUR	Cœurs perdus en Atlantide	2 Stephen King	Albin Michel
30 HISTOIRE	L'Empire désorienté	2 C. Bergman	Flammarion Qc. & Art Global
31 ROMAN Q.	Un parfum de cèdre - Ed. compacte	27 A.-M. MacDonald	Flammarion Qc.
32 ROMAN	Se perdre	6 Annie Ernaux	Gallimard
33 PSYCHO	De la conversation	83 Théodore Zeldin	Fayard
34 ROMAN Q.	L'enchantée	6 Louise Portal	Qc. Amérique
35 ROMAN Q.	Une nuit à l'hôtel	2 Yves Beauchemin	Qc. Amérique
36 LINGUISTIQUE	Honni soit qui mal y pense	3 Henriette Walter	R. Laffont
37 B.D.	Calvin et Hobbes n° 20 - Il y a des trésors partout !	5 Bill Watterson	Hors collection
38 HUMOUR	Journal d'un Ti-Mé	22 Claude Meunier	Lemac
39 B.D.	Garfield n° 32 - Le début de la faim	2 Jim Davis	Dargaud
40 JEUNESSE	Mes premières années	3 Collectif	Ovale
41 ESSAI Q.	La simplicité volontaire	159 Serge Morgeau	Écosociété
42 BIOGRAPHE	La double vie de Hillary Clinton	4 Christine Ockrent	R. Laffont
43 JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & CD)	30 Henriette Major	Fides
44 GUIDE	Gîtes et auberges du passant au Québec 2001	7 Collectif	Ulysse
45 PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	34 Lise Bourbeau	E.T.C.

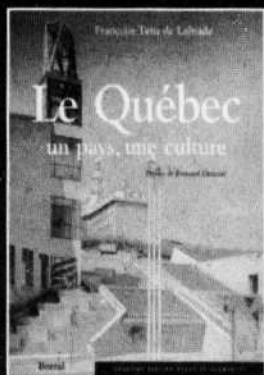
♥ : Coup de cœur RB ■ : 1<sup>er</sup> semaine sur notre liste  
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance :  
(514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

## Les auteurs Boréal au SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

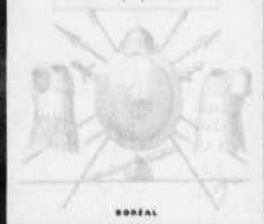
Stand Boréal n°15



Claude Morin

LES PROPHÈTES DÉARMÉS ?

Que faire si un référendum gagnait sur la souveraineté si étonnant possible ?



Jean Provencher  
Chronologie du Québec 1534-2000



Samedi 14 avril

12 h à 13 h

Françoise Tétu

de Labsade

Le Québec, un pays, une culture

14 h à 15 h

Claude Morin

Les prophètes désarmés ?

19 h à 20 h

Jean Provencher

Chronologie du Québec

19 h à 20 h

Jocelyn Létourneau

Passer à l'avenir

Dimanche 15 avril

12 h à 13 h

Françoise Tétu

de Labsade

Le Québec, un pays, une culture

Joseph Facal

Le déclin du fédéralisme canadien

vib éditeur

essai 10,95 \$

Pour faire face à la mondialisation et pour juguler le mouvement souverainiste québécois, l'État canadien devient de plus en plus unitaire.

JOSEPH FACAL

vib éditeur  
www.edvib.com

La passion de la littérature

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca



## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Lui, elle, eux

## LES NOMADES

Bianca Zagolin  
L'Hexagone  
Montréal, 2001, 224 pages

Cela commence par un court prologue dont on découvrira par la suite qu'il n'était pas tout à fait un. Ni introduction à l'histoire qui va suivre immédiatement ni rappel d'événements antérieurs à celle-ci, il raconte un épisode lointain, qui se situe chronologiquement à la fin de la première des trois parties du roman. C'est donc celle-ci, en fait, qui mériterait le titre de prologue: jeu de sous-titres, jeu de miroirs qui annonce déjà les nombreux leurre et faux-fuyants où vont se débattre les personnages des *Nomades*.

Au commencement, donc, un jeune homme d'une vingtaine d'années, Philippe, consulte une voyante à Vancouver. Nous sommes en 1967. Celle-ci lui assure qu'il est «l'Élu», puis lui prédit un bel avenir tout en le mettant en garde: il ne doit pas jouer avec le destin ni oublier que la souffrance n'est nulle part ailleurs que dans son cœur. Ces prédictions, si elles sont avérées, seraient une mise en abîme, ménagée dès le départ, de tout le roman. Mais elles sont heureusement trop sibyllines pour gâcher le plaisir de la lecture.

Philippe, le héros éponyme de la première partie du roman, «avait grandi comme une plante de serre, poussée tardive d'une souche épuisée, nourri d'orgueil et de mensonges dans la peur du monde, abreuvé de solitude, condamné à inventer la vie sans modèle du bonheur, trouvant son énergie dans le besoin de révolte et la passion du refus». Le ton quelque peu solennel du portrait indique qu'il ne peut s'agir que d'un personnage hors du commun. Philippe l'est en effet, tout au moins par ses origines. Il est riche en prénoms: Albert, Geoffroy, Alexandre, par lesquels il porte une ascendance tout à la fois germanique, française, anglaise, un lignage aussi ancien que noble.

La famille s'enorgueillit d'ailleurs d'un lointain ancêtre, un chevalier anglo-normand à qui elle doit son nom à particule, «francisé ou anglicisé au gré des conquêtes, des guerres civiles et des luttes linguistiques». Pour un peu, on serait tenté de croire que Zagolin a voulu de ce jeune homme qui émigre ici, avec toute cette grandeur passée dans les veines, un Canadien emblématique, franco-britannique de souche. Il ne lui manquerait à vrai dire qu'un peu de sang amérindien pour être le descendant type des peuples fondateurs de son pays d'adoption!

Pendant son enfance et son adolescence, Philippe a vécu en Angleterre, où sa mère, française, avait suivi son mari, anglais sans doute. Avant, c'était été l'Italie pendant la petite enfance, puis, plus tard, le sud de la France, avant le Canada. Mais les pays, leurs citoyens, les événements qui s'y passent comptent bien peu aux yeux de ces gens. Leur pays, leur seule patrie, c'est leur famille, du moins ce qu'il en reste, c'est-à-dire quelques oncles lointains, la mère, Elisabeth-Marie, une grand-mère et un grand-père. Ces aristocrates qui ne sont pas encore désargentés s'occupent essentiellement de maintenir leur rang. Ce sont des nomades de haut vol qui, à chaque déménagement, transportent avec eux meubles et bibelots, précieusement conservés, parmi lesquels ils vivent. Ainsi, où qu'ils soient, ils se retrouvent d'abord entre eux et chez eux dans leur *home* au décor immuable, partout reconstitué.

Philippe sera un enfant fabulateur et capricieux. Nourri d'une absence orgueilleuse au monde, il va s'efforcer de renier le passé alors que les trois adultes qui l'entourent s'y agrippent désespérément. Ce climat familial de fin de règne rappelle à bien des égards celui du *Guépard* de Tomasi di Lampedusa, dont Luchino Visconti avait tiré un film magnifique. Il y manque cependant le chef de famille, le père de Philippe, mort ou disparu quand celui-ci avait quatre ans. Philippe aura beau interroger les adultes: il ne saura rien de son père, de ce qui s'est passé une cer-

taine nuit d'orage à l'automne de 1944. Le passé récent, honteux peut-être, est occulté. Seul est évoqué le très ancien, glorieux, mythique, par une sorte de presbytie culturelle. C'est d'ailleurs pour s'éloigner de ce passé récent que la famille choisira de s'établir au Canada — et parce que Philippe n'aura pas à y faire son service militaire. Il y a bien les indigènes qui, Amérique oblige, sont un brin trop familiers, à qui il faut parfois parler, mais la famille de Philippe consent à «voir dans la souriante vacuité des échanges un signe d'aise et de magnanimité»...

Leur vie de couple, qui est le troisième et dernier acte du théâtre de leur vie, sera-t-elle, à l'image de leur nouveau pays, une coexistence de deux solitudes?

## Deux par deux

*Les Nomades* est l'histoire d'un couple, de sa genèse capricieuse puis de sa chute, en trois parties ou en trois temps, si l'on veut, qui auront pu s'intituler respectivement «Lui», «Elle» et «Eux»: d'abord Philippe, puis Adalie, enfin leur couple, dans l'ordre de leur entrée en scène. La métaphore théâtrale est d'ailleurs filée avec beaucoup d'insistance tout au long du roman: les protagonistes y jouent des rôles dont certains sont parfois de composition, les lieux leur semblent des décors de carton-pâte.

Adalie, pourtant, a eu une enfance authentique, sans artifices, dans une région de hautes montagnes, dans un pays, l'Italie, dont elle ne découvrira le nom qu'au moment de le quitter. On l'entoure, on la choie. Mais son père meurt subitement d'une crise cardiaque. Cette première faille dans la surface lisse de son existence sera suivie de quelques autres, et la jeune fille, à l'exemple de sa mère, va devenir une «héroïne de l'absence». Les deux personnages de femmes — ce sont les mêmes, un peu plus tard dans leur vie, que ceux du premier roman de Zagolin, *Une femme à la fenêtre*, paru en 1988 chez Robert Laffont — sont de tempérament sensible. Adalie aurait pu être une artiste, mais elle «contourne l'émotion et le risque». À Montréal, elle se tournera vers les sciences. C'est ici qu'aura lieu la rencontre fortuite de Philippe et d'Adalie, ces deux jeunes nomades qui ont connu jusque-là un univers

feutré, indifférent aux soubresauts de l'Histoire, qu'on a entourés de tant de silences sous prétexte de leur épargner des soucis et de repousser sans cesse le moment où ils auraient à se coller avec la vie.

Leur vie de couple, qui est le troisième et dernier acte du théâtre de leur vie, sera-t-elle, à l'image de leur nouveau pays, une coexistence de deux solitudes? Cette dernière partie du roman de Zagolin, plus courte que les deux autres, apparaît en tout cas plus faible.

Mais le plus gros du roman est une variation séduisante, très personnelle, sur le thème de la migration et de l'exil sans le sociologisme convenu sur l'adaptation à un nouveau pays ou le phénomène de l'intolérance.

robert.chartrand5@sympatico.ca



## LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

## Un Mexicain de légende

## KING LOPIDOS

Wilma Fuentes  
Traduit de l'espagnol  
par Emile et Nicole Martel  
Éditions Les Allusifs  
Montréal, 2001, 96 pages

## NAÏM KATTAN

Les milliers de touristes qui affluent sur les plages d'Acapulco ne soupçonnent pas que cette ville fastueuse est née dans le drame et le sang. Les habitants de cette petite ville, située en bord de mer et aux confins du désert, menaient, il y a plus d'un demi-siècle, une vie apparemment paisible. À vrai dire, à l'exception de quelques riches propriétaires et d'une femme surnommée la Chola, qualifiée de plus belle femme du monde et qui les accueillait dans son boudoir, la population vivait dans la misère. Jusqu'au jour où des spéculateurs, accompagnés d'un architecte et d'un gringo, promettent de transformer la ville en paradis. Dès lors, les palais, les propriétés de luxe poussent à côté du bordel, offrant aux touristes, le temps de vacances, le soleil et une vie faste.

Un jeune homme de quinze ans, Lopidos, y débarque. Il rêve d'un bateau, de grands voyages, mais, pour survivre, il se contente, pendant des années, de vendre des poissons. Les policiers le harcèlent, lui extorquent des redevances hebdomadaires jusqu'au moment où, lassé d'être une perpétuelle victime, il achète un revolver et tue ses persécuteurs, gardiens corrompus de l'ordre. Il s'aperçoit alors du pouvoir de la violence. En réagissant pour se protéger, il réussit à se faire craindre et respecter en semant la terreur. Rien ne peut plus l'arrêter. Il règne comme un roi, d'où le nom qu'on lui donne: King Lopidos.

Afin de libérer des terrains occupés par les masures des pauvres, les spéculateurs délèguent des incendiaires qui met-

tent le feu aux habitations. Lopidos vole à la rescousse des victimes, les sauve des flammes, les installe sur des terrains vacants qui appartiennent à l'État puis rattrape les incendiaires et les tue systématiquement.

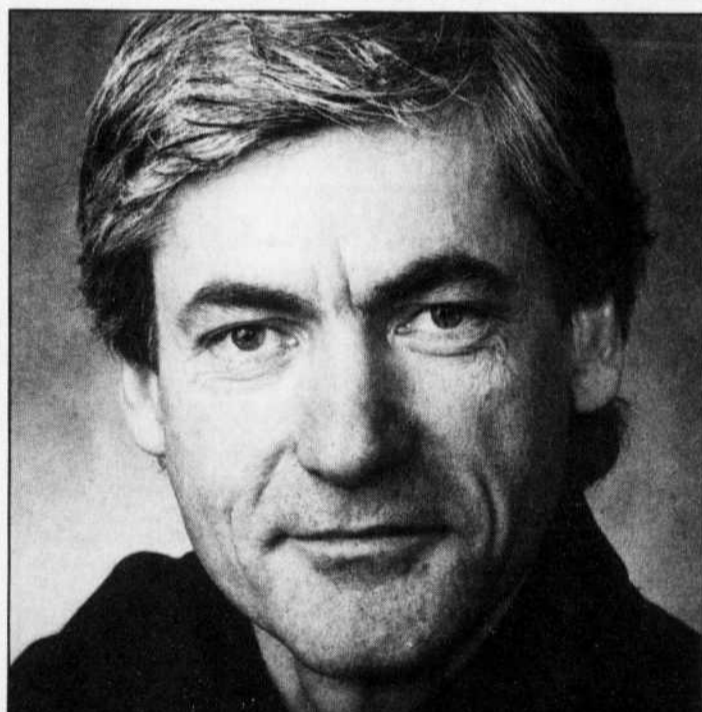
Après quinze ans de règne, le garçon, arrivé dans la ville pauvre et démunie, est au sommet de sa puissance. Il a alors maille à partir avec les politiciens, qui soudoient ses gardes du corps et le font assassiner.

Mélange de cow-boy et de Robin des Bois, Lopidos possède tous les ingrédients d'une légende. Il est le défenseur des pauvres mais il est aussi cet Américain qui, revolver à la main, fait la conquête de la liberté et du pouvoir.

À travers un personnage plus grand que nature, Wilma Fuentes brosse dans ce roman, magnifiquement traduit par Emile et Nicole Martel, le portrait d'Acapulco. Présentée aux touristes comme un paradis, cette ville fut construite dans la violence. Le pouvoir des spéculateurs s'est exercé sur une population pauvre et démunie, transformant le paradis promis en enfer. Fondant son

pouvoir sur la violence, le héros populaire le perd dans la violence. Wilma Fuentes, romancière et journaliste mexicaine, ne se contente pas d'exposer la violence

qui sévit dans cette autre Amérique et fait les manchettes des journaux. Elle met en lumière la misère et la souffrance d'une grande partie de sa population.



roman  
22,95 \$

Un roman captivant  
sur le naufrage de l'*Empress of Ireland*, survenu en 1914  
près de Rimouski.

ROMAIN SAINT-CYR

LE GROUPE  
VILLEMARTE  
LITTÉRAIRE  
vib éditeur  
www.edvib.com

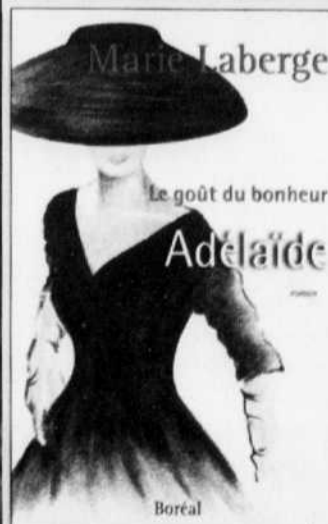
La passion de la littérature

MARIE  
LABERGE  
Adélaïde  
Le deuxième volet de la grande trilogie  
« Le Goût du bonheur »

Signatures au  
Salon du livre  
de Québec

le samedi 14  
de 15 h à 17 h  
le dimanche 15  
de 14 h à 16 h

Stand Boréal  
n° 15



Roman, 656 pages • 29,95 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



Photo: Johanne Mercier

ÉDITIONS DU  
NOROÛT 30 ans de poésie  
C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

## Lancement

Denise Joyal et Hélène Thibault



Poèmes d'amour  
(anthologie)

le jeudi 19 avril 2001  
de 18 h à 20 h

à la Librairie Champigny  
4380, rue Saint-Denis, Montréal  
180 pages 23,95 \$

Tirage unique de l'ensemble des recueils constituant l'anthologie.  
Lectures de Marc André Brouillette, Denise Desautels,  
Hélène Dorion, Célyne Fortin, Louise Dupré, Martin Thibault.

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Fonctionnaires de Dieu?

## LES PROS DE DIEU

Richard Bergeron  
Éditions Médiaspaul  
Montréal, 2000, 216 pages

Vivant dans la proximité de Dieu, tout entiers consacrés à l'approfondissement de leur foi, compagnons de route privilégiés de la communauté croyante, les «pros de Dieu» — le prêtre, le théologien et le religieux — entretiennent une relation particulièrement intense avec la transcendance. C'est du moins l'image qui s'impose à ceux qui les respectent. Mais qu'en est-il vraiment?

Dans un essai vibrant et très personnel, habité par une fureur de dire, le théologien Richard Bergeron jette un pavé dans la mare du catholicisme institutionnel: «Le prêtre, le théologien et le religieux sont les spécialistes de la religion et des choses saintes. Ce sont des handicapés du Règne: en tant que pros de Dieu, ils jouissent de l'avantage d'être objectivement "près" de Dieu, mais cet avantage peut constituer subjectivement un obstacle à la proximité divine.»

Chrétien affirmé, Bergeron se défend bien d'adopter la posture du mépris: «Je suis plein d'admiration pour ces hommes et j'éprouve tendresse et pitié envers ces prêtres de paroisse [le bas clergé] qui n'ont pas humé les vapeurs du pouvoir ecclésiastique.» Sa critique n'a donc rien à voir avec le discours de la hargne anticatholique. Elle en appelle plutôt à un renouement avec le catholicisme authentique perverti par un fonctionnarisme qui objective une expérience pourtant irréductible à quelque discours, dogme ou attitude que ce soit.

## Le prêtre

Le métier de prêtre, si on peut s'exprimer ainsi, nuirait-il à la foi même de celui qui l'exerce? Obnubilé par sa fonction, le chargé d'âmes peut s'éloigner du Dieu dont il se veut pourtant

le dévoué. Faire prier les autres peut empêcher de prier et multiplier les sermons risquent de scléroser une parole en la rendant routinière; le fardeau de l'intendance éloigne souvent de la source théologique et le narcissisme guette celui à qui l'on réserve le statut de superchrétien chargé «de récupérer le monde et la société».

L'homme peut-il cohabiter avec le prêtre? Le sujet humain peut-il survivre à la fonction objective qui le surdétermine? Exigence de l'expérience de foi authentique, la victoire du prêtre sur le clercisme (qui «transforme le service du peuple en service de l'institution») doit se vivre comme un défi quotidien pour redonner au sacerdoce son sens véritable. En être conscient prépare à lutter contre l'encroûtement.

## Le théologien

La connaissance du théologien et sa tâche de savant chercheur de Dieu le mettent-ils à l'abri de ces dérives? D'autres œuils, en fait, le guettent. Dans le plus beau chapitre de son essai, Richard Bergeron se livre à un superbe éloge de la démarche théologique afin d'en faire ressortir les dangers. «Le signe qu'on commence à entrer dans la théologie ou, mieux, que la théologie commence à entrer en soi, écrit-il, c'est de se sentir assiéé, pressé, dérangé dans ses habitudes religieuses, sa piété enfantine, sa crédulité naïve et sa sécurité spirituelle. Celui qui ne ressent pas cette mise en question ou qui la repousse ne peut franchir le seuil de la demeure théologique.» Or répondre à cet ébranlement en figeant l'expérience afin de l'étudier expose à un dessèchement de l'élan premier.

La théologie a besoin de rigueur, et c'est la raison pour laquelle elle intègre à sa démarche, autant que faire se peut, le principe épistémologique du savoir moderne de la séparation sujet/objet et la spécialisation des champs d'étude. Le problè-

me, c'est que son objet perd son sens à être morcelé et appréhendé à l'écart de toute subjectivité. L'esprit de méthode, indispensable à sa démarche, peut aussi creuser sa tombe, sans parler de la course aux subventions et de la nécessité de répondre aux besoins de la clientèle étudiante qui pèsent aussi sur ses praticiens. Plus grave encore, les pressions institutionnelles en faveur d'une théologie «soumise au dogme et à l'autorité magistérielle» mènent à l'enfermement dans le discours idéologique et au sommeil de la conscience. Aussi, pour surmonter le handicap que peut constituer le savoir théologique, le chercheur doit renouer avec une subjectivité qui n'exclut pas une rigueur animée par «deux attitudes ou vertus fondamentales: la modestie et l'esprit de dialogue».

Chrétien très critique mais chrétien malgré tout, Richard Bergeron souhaite une religion qui fasse vivre, qui humanise, qui promeuve l'humain dans toutes ses dimensions

## Le religieux

Le religieux n'échappe pas non plus à l'égarément qui entraîne les «pros de Dieu» sur des routes stériles. Sujet à «la tentation de se croire bon, vertueux et saint», il risque de s'enliser, à la longue, dans le confort douillet mais vide que lui procure le dévoilement des trois vœux (obéissance, pauvreté, chasteté) qui fondent son choix de vie. Mal interprétés, le vœu d'obéissance devient sacrifice de la liberté, de l'individualité et de la créativité; le vœu de pauvreté dégénère en complaisance envers l'indigence (alors que «ce qui est demandé, c'est d'aimer les pauvres malgré leur pauvreté») et en irresponsabilité; le vœu de chasteté conduit au masochisme, au refus de la femme et à l'agitation professionnelle.

A ces errances issues d'un emboîtement des interprétations eschatologique, communautaire et fonctionnelle des vœux, Richard Bergeron oppose une interprétation existentielle qui place la subjectivité en son

centre. Dans cette logique de l'authenticité, «l'obéissance à Dieu prend ultimement [sic] la forme de la fidélité à soi-même» comme être personnel, relationnel et social, la pauvreté exprime la conversion à cette idée selon laquelle «l'être humain est donc essentiellement un pauvre, un mendiant de l'être, de cet être qu'il ne peut que recevoir de l'Autre», et la chasteté du célibat se présente comme «une épiphanie éloquente de la solitude existentielle de l'être humain».

Les premières pages de cet essai sont dures, cassantes; elles laissent imaginer un pamphlet sévère et sans compassion. Ce ne sera pas le cas. Sans complaisance, Bergeron n'est cependant pas mesquin, et on sent bien son attachement envers les figures génériques dont il dénonce pourtant les travers. Chrétien très critique mais chrétien malgré tout, il souhaite une religion qui fasse vivre, qui humanise, qui promeuve l'humain dans toutes ses dimensions, et il en trouve des traces chez Pascal, Kierkegaard, H. Kung et Dreyer, mais aussi chez des prêtres, théologiens et religieux de sa connaissance.

Lui-même «pro de Dieu», Richard Bergeron n'a pas voulu faire la leçon à ses congénères mais plaider en faveur d'un christianisme vivant et authentique. Son témoignage, d'une rare honnêteté, dérange et porte.

louiscornellier@parroinfo.net



## L'amour, l'amour, toujours, toujours...

## L'AMOUR AU TEMPS DE LA SOLITUDE

Paul Verhaeghe  
Denoël Médiations  
Paris, 2000, 265 pages

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

L'amour, le désir, le couple: combien il semble inutile d'en parler quand, aux premiers temps de l'amour heureux, on ne veut que goûter et que protéger cet amour! Dès que les corps perdent leur éclat, dès que les regards s'embuent, dès que les choses se lézardent un peu, voilà qu'alors on en parle, on cherche à comprendre, à expliquer, on veut inventer des remèdes. Les revues de tout genre, si ce ne sont les livres, multiplient les articles, les commentaires, les conseils, les tests et les statistiques. Paul Verhaeghe y ajoute son discours et sa réflexion avec ces Trois essais sur le désir et la pulsion: «[...] là où jadis l'accent était mis sur le sexe, il porte désormais sur la sécurité. L'amour est un remède aux temps de solitude.»

Qu'en est-il de cette solitude dans la foule compacte des sociétés et des groupes? L'auteur en dit peu là-dessus. Se peut-il que cette solitude se dépose au fond de l'âme, en tapise les contours, en donne la couleur, dès la première et violente séparation d'avec la mère? Avant que l'acquisition du langage n'éloigne et ne dépose ses manques, cette union réelle ou fantasmée avec la mère laisserait les traces dans la demande d'exclusivité et dans son corollaire de fidélité. La brisure de ce premier couple rendrait par la suite problématique l'idée ou la réussite de tout autre couple. Attachement, engagement: «Le prix minimum de la liberté reste le même: la solitude.»

Dans le premier chapitre sur «le couple impossible», Verhaeghe porte son interrogation dans tous les sens: du désir à la culpabilité, de la culture à la sexualité, de l'homosexualité des uns et des autres, des parents, des femmes, de l'amour dans son lien avec la haine et l'admiration (demandée pour soi, dans le narcissisme). Il en arrive à reconnaître qu'autant le désir de l'autre est souhaité, autant il fait fuir quand il apparaît dans toute son intensité: «La fuite vient de la sensation d'être réduit à un objet passif du désir de l'autre.»

Tous ces thèmes seront repris dans le chapitre qui suit. Pour parler des «pères en fuite» et relancer les interrogations sur la loi et l'autorité, l'auteur demande: «Que sont devenus les pères?» Ce qui l'obligera à refaire, passage convenu ces temps-ci, le trajet du féminisme et sa part de responsabilité dans le retrait des hommes et des pères. Puis, il retrace la position donnée au père chez Freud. A travers certaines figures d'autorité, il notera que là où le patriarcat chancelle, là où les identités psychosexuelles se construisent de bric et de broc, «là où jadis la femme devait copier l'homme afin "d'y arriver", aujourd'hui les choses vont dans le sens contraire».

Reprenant les trois grands interdits originaires qui traversent le champ moral et social, à savoir le cannibalisme, l'inceste et le meurtre, Verhaeghe insiste sur le fait que les premières organisations sociales se sont d'abord établies à partir des tabous alimentaires. L'espace social est délimité du dedans par la distribution de la nourriture et les manières de table avant que d'être traversé par la loi d'interdiction de l'inceste et donc par l'obligation de sortir du clan pour aller trouver époux ou épouse dans un autre clan. Retour aux origines, qui ne mène cependant pas l'auteur à se lamenter sur «le bon vieux temps» mais plutôt à rappeler la multiplicité des présentes figures identificatoires.

La question des pères, c'est aussi celle des fils et le besoin de «contrer un autre danger rendu visible par la disparition du père et

[...] étroitement lié à la féminité». Comme si les filles, elles, n'avaient pas besoin d'un père pour se définir comme femmes! Femme, fils (fille), comment parler du père sans parler de la famille? L'examen est rapide et peu profond. La bouffe encore prend le dessus sur la morale et, ajoutons, sur l'économie: «La famille est née du partage du repas entre l'homme et la femme.» L'œdipe revisité, comme il l'avait été dans le précédent chapitre, mène à un «œdipe à la dérive» où le fils, aujourd'hui, face à un père faible auquel il a du mal à s'identifier, se fait pris d'angoisse «à l'égard de la femme comme être pleinement jouissant et désirant».

## La peur du féminin

Dans chacun des trois chapitres, la peur du féminin surgit sous les analyses et les associations. Jusqu'au fantasme du «vagin denté» ou encore le risque de «la débandade» qui viendront souligner que l'angoisse de l'homme pour la femme, pour le désir qu'il lui prête, est angoisse de dévoration, de disparition. L'amour est un remède aux femmes qui traversent la vie de l'homme, à savoir sa mère, la mère de ses enfants, la terre-mère de sa mort, ces trois Parques de la mythologie, seraient-elles si menaçantes pour l'homme moderne?

Verhaeghe fait flèche de tout bois: tout ou presque est évoqué, sans que cela soit toujours très clair. Les sauts entre les propos favorisent une lecture fragmentée, zappée même, plutôt que continue. Par exemple, tout juste après que soit décrite la fascination qu'ont exercée Hitler, Mao et Staline par le biais des effets érotiques que distille le savoir, se placent l'hédonisme moderne et «l'idéologie junkie» de la publicité. Cette publicité commande la jouissance de l'ici et maintenant, sans tolérer le délai, alors que «là est le paradoxe: l'on jouit moins que jamais». On serait tenté d'ajouter: «La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.»

Troisième et dernière partie du livre: la notion de pulsion dans ses dimensions d'Eros et de Thanatos. Est-ce le poids de cette notion complexe de la théorie psychanalytique ou, encore ici, la dispersion à 360 degrés de la pensée de l'auteur, est-ce la tentative de vulgarisation qui fait boiter le texte? Tout est essayé pour faire comprendre le lien entre la pulsion et le crime, l'impulsion, la perte de contrôle. La pulsion s'enracine dans le «côté crocodile» de la partie reptilienne du cerveau humain. Cela donne à la pulsion des allures dévorantes. Et permet de la différencier du désir. Alors que la pulsion se loge du côté de cette recherche immédiate de plaisir, le désir se nourrit davantage de fantasmes, d'attente, de durée et de l'autre sujet. De là, une explication de la musique rap. Musique qui, d'après Verhaeghe, marquerait «une tentative de maîtrise primitive et primaire via une étape vers la symbolisation». Qui dit mieux?

Pour chacun des trois essais, les références sont éparpillées et répétitives. Si Freud est souvent appelé à la rescousse, c'est un Freud critiqué par Lacan. D'une façon plutôt naïve et scolaire. Les religions, l'histoire, le cinéma, le Michel Foucault de l'histoire de la sexualité et la mythologie sont, avec l'anthropologie, appelés pour donner du lest théorique aux propos et impressions.

Avec un titre évocateur, en clin d'œil à Freud et à Márquez, une Olympia décorée à la Man Ray en couverture, ce texte broussaillieux se situe un cran au-dessus des revues et des livres psycho pop. On peut y trouver de l'intérêt, matière à étonnement et à réflexion, confirmations et réassurances, paradoxes et raccourcis. La tentation de parler de tout, tout à la fois, celle de zigzaguer, voire de surfer sur les thèses à la mode fait oublier la rigueur, la profondeur et jusqu'à la tendresse dont ces questions auraient, pourtant, grandement besoin.

## FRONDAISON

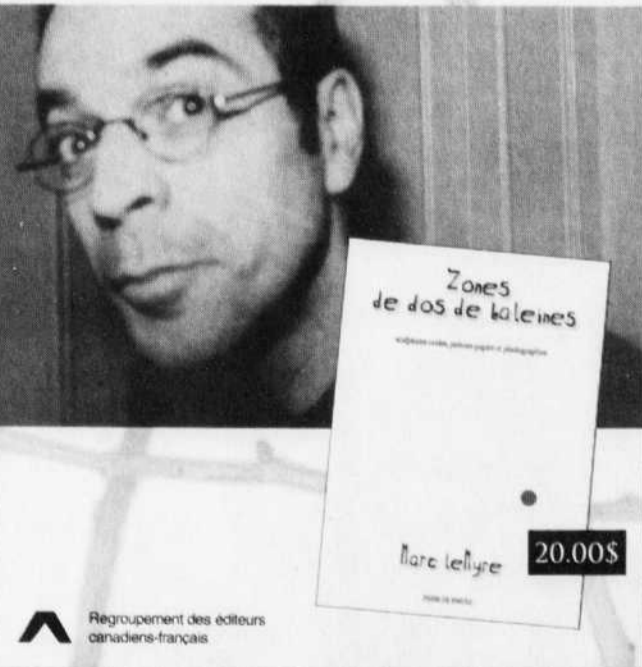
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

## PRINTANIÈRE

Marc Lelmyre  
ZONES DE DOS  
DE BALEINES

SCULPTURES ORALES ET PHOTOGRAPHIES

ÉDITIONS PRISE DE PAROLE (SUDBURY)



Regroupement des éditeurs canadiens-français

Pour connaître les points de vente de cet ouvrage, consultez le site <http://livres-disques.franco.ca>

30 ans de poésie

ÉDITIONS DU  
NOROÎT

C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

## Dernières parutions



Denise Joyal  
Hélène Thibaux  
Poèmes d'amour  
anthologie  
180 pages 23,95 \$



Denise Desautels  
Tombeau de Lou  
136 pages 19,95 \$



Jean-Pierre Issenbuth  
Entretien d'un autre temps  
(poèmes 1966-1988)  
132 pages 16,95 \$

DISTRIBUTION FIDES

## Jamais sans mon livre

Dimanche  
Rediffusion  
lundi 23h15

16h

Animation:  
Marie-Louise Arseneault et Sylvain Houde  
Réalisation: Manon Giguère

Invitées: Les écrivaines Annie Ernaux, Calixthe Beyala et Jovette Marchessault.

ICI  
RADIO-CANADA

## LIVRES

LE FEUILLETON

## De la poésie en fleurs

## TROIS CHEVAUX

Erri De Luca  
Traduction de l'italien par Danièle Valin  
Editions NRF Gallimard  
Paris, 2001, 119 pages

Difficile de parler de cet auteur sans rappeler quelques traits biographiques, car ils éclairent ses livres. Né à Naples en 1950, dans une famille de la moyenne bourgeoisie, Erri De Luca connaît très tôt l'engagement politique au sein d'un mouvement d'extrême gauche (*Lotta continua*), avant d'exercer de multiples métiers manuels tant en Afrique qu'en France qu'en Italie: conducteur d'engins ou de camions (lors de la guerre en ex-Yougoslavie, il s'est mis au service d'une organisation humanitaire pour venir en aide aux populations bosniaques), ouvrier sur des chantiers de construction, enfin maçon, profession qu'il exerce encore au moment où paraît son premier livre, *Une fois, un jour* (*Non ora, non qui*), en 1989.

Chose plus surprenante encore, et de manière totalement autodidacte, il se met à l'apprentissage des langues, d'abord l'hébreu afin de lire les textes sacrés (*Je ne suis pas un homme de foi mais celle des autres me donne du courage. Le Livre saint est celui qui me tient éveillé pour la vie*), puis le yiddish (pour donner «tort à l'Histoire» et toucher la poésie d'un Peretz, d'un Singer), le russe (pour s'imprégner de la poésie de Maïakovski), le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, des dialectes africains: «Cela me plaît de nommer la même chose à l'aide de plusieurs mots. Dire soleil en dix langues, c'est merveilleux.»

Installé depuis quelques années dans la banlieue de Rome, loin des bruits de la ville, et sans luxe, il vit avec sa mère, qui est devenue, par la force des choses, sa

principale lectrice. Sa lectrice la plus exigeante aussi. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui, *Trois chevaux*, est son dixième, les neuf autres étant déjà traduits en français aux Editions Rivages (*Tu, mio, En haut à gauche, Alzaia, Acide, Arc-en-ciel, Rez-de-chaussée, Les Coups des sens, Un nuage comme tapis, Une fois, un jour*). Le moins qu'on puisse dire de Erri De Luca, c'est qu'il ne connaît pas le sens du mot distraction, pas plus que celui de consommateur. Exigeant, d'une extrême fidélité aux valeurs de sa jeunesse (bien que revenu des utopies politiques), tout respire chez lui la parole poétique, la parole de sens, la parole de poids et de racines: «[...] le travail n'est rien, juste un salaire. Ce qui compte c'est d'avoir la tête entre les pieds, le visage au ras du sol pour s'occuper d'en bas. Ce qui compte c'est de plier la nuque vers la terre, d'avoir pour elle plus d'attention que pour les hommes.»

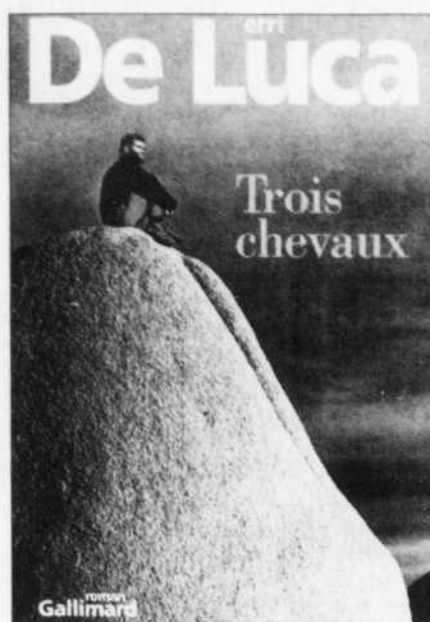


Jean-Pierre Denis

Pessimiste. De Luca? Non. Profondément résistant, et qui a choisi de ne pas croire en Dieu mais en l'écriture. Qu'est-ce que l'écriture, sinon d'apprendre toute sa vie à mieux lire les pierres, le sable, le vent, le ciel, les arbres, la terre? Il y a d'ailleurs deux sortes de terre. L'une a de l'eau en dessous, on fait un trou et elle affleure. C'est une terre facile. «L'autre dépend du ciel, elle n'a que cette source. Elle est maigre, voleuse, capable de prendre de l'eau au vent et à la nuit, et dès qu'elle en a un peu, elle la dépense aussitôt en couleurs qui se figent dans la moelle des pierres, elle exalte les sucres des fruits et répand effrontément son parfum. C'est une terre de ciel sec, je la préfère.» Ce choix vous dit déjà qui il est et à quelle humanité il appartient: celle des pauvres qui s'embellissent à même le bleu du ciel.

## L'amour et le don des mots

Celui ou celle qui attend de ce roman qu'il lui raconte une histoire sera déçu(e) — bien qu'il y ait en



filigrane une histoire: celle d'un homme qui tombe amoureux d'une femme, Dvora, qui s'exile avec elle en Argentine, combat avec elle la dictature de Videla, la perd aux mains de la jungle militaire qui l'expédie du haut du ciel dans la mer; celle d'un homme qui est poursuivi, qui tue un homme avant de revenir en Italie pour exercer le métier de jardinier et trouver à nouveau l'amour, cette fois dans les bras d'une prostituée; celle d'un homme qui est prêt de nouveau à tuer pour affranchir la femme qu'il aime, mais qui se trouve libéré de cette tâche par un ami africain, Selim...

L'histoire est loin d'être mince et tient à de puis-

santes ficelles. Mais elle se fait entendre comme un grondement souterrain, par secousses sismiques, jamais comme une architecture visible. Au-delà d'elle, avant elle, au-dessus d'elle, il y a l'amour et le don des mots, le don des corps et des gestes. «Elle est sur moi, elle frappe ma poitrine de coups sourds. Ainsi abat-on les arbres, un coup pour les fendre et une torsion pour libérer le fer de l'impact. L'aila fait résonner ainsi ma poitrine, moi je résiste avec orgueil aussi longtemps qu'un arbre qui mord avec acidité le fer qui le tranche. Alors je m'écroule et elle aussi.» Tout est de cette densité dans ce roman, la nature servant de réservoir à une multitude de métaphores, et la géométrie à de délicates équations: «Tes yeux relient le sommeil d'un chat à un bois de mélèzes.»

Parfois, mais rarement, pointe une étincelle d'humour: «Nous sommes remboursés de vêtements, nous sommes des œufs dans des emballages. Chez moi, sous la douche, je reconnais que je suis trop poilu pour être un œuf.» Et souvent, des images aussi surprenantes que celle-ci: «[...] pas une ombre trouble dans ses tendresses de siréna qui fait claquer toute une lessive dans l'air»; ou encore cette autre: «[...] et moi je reste plié par les sanglots dans la rue comme un clou frappé de travers.»

Il y a bien sûr un risque à produire ainsi une telle abondance d'images fortes, mais surtout un tel amour du monde et de la nature, car le lecteur finit par se demander si c'est cela la sainteté et si l'auteur n'embellit pas trop son narrateur. L'état poétique est ici constant, même entre les personnages qui dialoguent entre eux, comme si le monde devait disparaître l'instant suivant et que chaque parole prononcée portait déjà le poids de cette disparition. Je l'avoue, cela m'a parfois agacé, comme je le fus jadis par une certaine version filmique de *L'Idiot*, de Dostoïevski. Mais une fois cet agacement raisonné, il reste quand même la poésie qui, elle, ne trompe pas. Et Erri De Luca y est d'une grande générosité.

denisjp@mlink.net

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## La mémoire du pèlerin

## PILGRIM

Timothy Findley  
Traduit de l'anglais  
par Isabelle Maillet  
Le Serpent à plumes  
Paris, 2000, 504 pages

## LE VERGER DE PIERRES -

## UN BOUQUET DE SOUVENIRS

Traduit de l'anglais  
par Nésida Loyer  
Point de fuite  
Montréal, 2001, 208 pages

## BENNY VIGNEAULT

Par les vertus de sa mémoire, grâce au pouvoir de sa conscience, l'homme détient la connaissance de son passage et de sa durée. Du moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, dans le sillon de ceux qui l'ont précédé, il s'occupe généralement à la réalisation absolue de lui-même. Car sa vie n'a de valeur véritable que parce qu'elle arrivera un jour à terme. Or qu'advient-il d'un homme lorsque la mort refuse de l'accueillir, le privant du coup des «privileges» de la condition humaine? Voilà le problème que pose avec force le personnage qui prête son nom à *Pilgrim*, le plus récent roman de l'écrivain canadien-anglais Timothy Findley.

Lorsqu'il arrive à la clinique psychiatrique Burghölzli de Zurich au mois d'avril de l'année 1912, lorsqu'il y est conduit par son amie Sybil Quartermaine, *Pilgrim*, désespéré, le regard vide, paraît s'être définitivement replié sur lui-même. Il faut savoir que, quelques jours plus tôt, l'homme s'est pendu dans le jardin de sa maison londonienne. Toutefois, le lendemain, après que les médecins eurent constaté son décès, le cœur de *Pilgrim* s'est

remis à battre. La mort n'a pas voulu de lui. Une fois de plus.

L'homme est alors confié aux bons soins du docteur Carl Gustav Jung, qui tente de percer le mystère de ce patient pour le moins intrigant. Qui se cache derrière cet illustre historien de l'art quinquagénaire, reconnu entre autres pour sa monographie sur Léonard de Vinci? Que renferment les journaux de *Pilgrim* qui soit à la fois si terrible et si envoûtant? Souffre-t-il vraiment de maladie mentale? «Et au cœur de tout cela, il y avait la haute figure solitaire de cet homme qui ne parlait jamais d'aimer ou d'être aimé, sinon pour raconter les histoires des autres. A moins qu'elles ne fussent siennes, ces histoires? Les avait-il imaginées, créées de toutes pièces?»

S'il faut se fier à ses écrits (composés de rêves, de souvenirs et de pensées) et à ce qu'il révèle au docteur Jung après que ce dernier eut réussi à le sortir de son apathie, *Pilgrim*, grâce à de multiples réincarnations et tout en conservant sa conscience, aurait traversé le temps: «Toutes les pensées et toutes les expériences du monde ont été gravées et façonnées ici, sur ce visage... Je suis homme et femme tout à la fois. Je n'ai pas d'âge, et je n'ai pas accès à la mort.» Ainsi raconte-t-il avec une force d'évocation et un sens de l'immédiateté déconcertants comment il aurait incarné, entre autres, Elisabetta Giocondo (la Joconde), un berger estropié esclave de sainte Thérèse d'Avila ou encore un maître verrier à Chartres. Jung sera profondément ébranlé par les troublantes déclarations du «pèlerin».

En orchestrant la rencontre de *Pilgrim* et de Jung au tournant de 1912, pendant les années d'apprentissage de ce dernier alors qu'il vient de rompre avec Freud et

s'apprête à trouver sa voie en psychanalyse, Timothy Findley donne à son récit un cadre historique à la fois judicieux et inventif à l'intérieur duquel se mêlent allégrement le passé et le présent, le réel et la fiction, la raison et l'imaginaire. A ce titre, n'est-ce pas *Pilgrim* qui va inspirer à Jung, lors de la «révélation de la salle de bains», les fondements de sa théorie sur l'inconscient collectif? Ainsi en est-il, dirait Jung, de «ces moments dont on tire l'inévitable conclusion que plus rien ne sera jamais pareil». Tout au long de son existence, avec plus ou moins d'importance, *Pilgrim* aura comme tel présidé à l'avènement de certains «moments» de l'histoire.

Avec ce roman, Findley donne à lire une histoire complexe et riche de symboles dont la portée philosophique, appuyée par une narration dynamique, est loin de se laisser saisir dès la première lecture. Pourquoi *Pilgrim* cherche-t-il si désespérément à mourir? «J'ai assisté, dit-il, à tous les revers de fortune subis par l'humanité et, comme j'ai essayé de vous le faire comprendre, le fardeau de l'inconscient collectif a été pour moi doublement insupportable, puisqu'en tous ces temps où j'ai vécu, la race humaine a ignoré avec constance la gravité de ses propres mises en garde, l'intégrité

de sa propre édification et la beauté de sa propre valeur.»

Parce qu'il possède la conscience de sa propre conscience, *Pilgrim* — historien de l'art, écrivain et... immortel — porte en lui la mémoire de l'humanité. En ce sens, ne représente-t-il pas surtout l'incarnation vivante de l'art? Que fait l'artiste lorsque, pour élaborer son œuvre, il puise à même les mythes et les archétypes de l'homme, sinon nous parler de notre propre humanité? Ainsi en est-il de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, de la littérature... Mais à quoi servent la conscience et la mémoire si l'homme ne tient pas compte de l'histoire et que tout est toujours à recommencer? «Comment leur faire comprendre? Il devait y avoir quelque chose de plus à attendre de l'art que sa simple présence; quelque chose qui puisse aboutir à une élévation hors des caniveaux de violence et de dégradation dans lesquels la race humaine avait sombré avec tant de bonne grâce.»

Intelligent et sensible comme le personnage qui le porte, *Pilgrim* est un roman existentiel captivant qui met en parallèle la folie de l'individu et la folie collective de l'homme. Ou réside vraiment la folie? En cela, il n'est pas surprenant de constater que le livre se termine sur l'annonce de la Première Guerre mondiale. Il faut savoir garder vivante la mé-

moire, il faut garder éveillée la conscience. Peut-être, dès lors, courrons-nous la chance de ne pas répéter les mêmes erreurs?

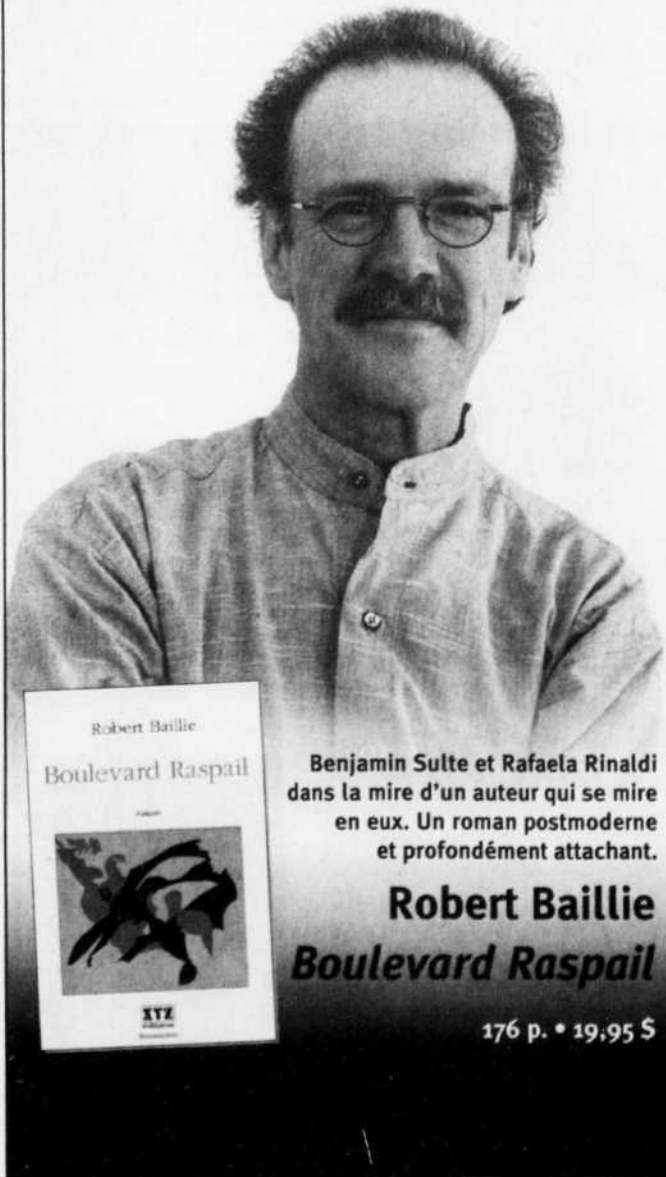
## Retour aux sources

Publié aux éditions Point de fuite et distribué en même temps que *Pilgrim*, *Le Verger de pierres - Un bouquet de souvenirs* constitue la traduction française d'un recueil de textes de Findley intitulé *From Stone Orchard*, paru en 1998, qui avait, semble-t-il, reçu un très bon accueil critique à l'époque. Le recueil contient une trentaine de textes épars déjà parus ailleurs, à partir de 1993, mais regroupés ici pour la première fois et dont le fil

conducteur demeure cette petite ferme acquise par Timothy Findley et Bill Whitehorse en 1964, «deux ans», écrit Findley, «après que nous eûmes tous deux troqué le costume de l'acteur pour la plume de l'écrivain», dans laquelle ils ont passé près de 30 ans de leur vie. En ressort une étonnante unité de ton, au-delà de la traduction, et malgré la diversité du propos. En plus de prendre connaissance des nombreux souvenirs, réflexions sur la vie et autres anecdotes savoureuses rapportées avec beaucoup d'humour, le lecteur prendra plaisir à relever çà et là des éléments qui apparaissent dans l'œuvre romanesque de Findley.

## Romanichels

XYZ éditeur



Benjamin Sulte et Rafaela Rinaldi dans la mire d'un auteur qui se mire en eux. Un roman postmoderne et profondément attachant.

Robert Baillie  
**Boulevard Raspail**

176 p. • 19,95 \$

## LIBER

Michel Métayer  
**La morale et le monde vécu**  
Pour une éthique concrète



360 pages, 28 dollars



Joel Yanofsky  
**L'Échelle de Jacob**

JOEL YANOFSKY  
**L'Échelle de Jacob**

Un roman sur les charmes discrets de la banlieue. Une parodie de l'éternelle guerre des sexes. Un humour pétillant!

Traduit de l'anglais par Ivan Steenhout

éditions de la  
pleine  
LUNE

246 pages, 23,95 \$



Lancement du  
numéro spécial sur  
« Les promesses  
du cyberspace ».

Le mercredi 18 avril à 18 h,  
à la librairie Olivieri,  
5219, Côte-des-Neiges  
(Métro Côte-des-Neiges),  
en présence de plusieurs  
des auteurs et notamment  
des deux coordonnateurs  
Thierry Bardini et Serge Proulx.

## LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le loup de l'homme

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Paul. Saül. Jésus. C'est sous ce triple patronage que se place le Colombien Germán Espinosa. Le Signe du poisson est un roman fascinant qui, sous couvert d'évoquer la vie de Paul de Tarse, fait d'abord le portrait d'une époque complexe et agitée, déterminante dans le cours de la civilisation occidentale, soit le I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ.

Juif hellénisé et citoyen romain, Paul fut, sous le nom juif de Saül, le plus zélé persécuteur des chrétiens avant de connaître, alors qu'il était en route pour Damas, la révélation qui devait faire de lui un apôtre fervent et, au final, un martyr de la foi nouvelle. Le choix définitif du prénom romain Paul vint d'ailleurs marquer cette rupture avec la vie ancienne.

La «geste» de Paul fut rapportée par les Écritures (les Actes des apôtres, mais aussi les épîtres qu'écrivit l'apôtre en captivité ou lors de ses périples, et qu'il destinait aux jeunes communautés chrétiennes du monde méditerranéen), à qui s'ajoutent les écrits des historiens de l'Église des premiers siècles (Tertullien, Eusèbe). Loin de réfuter cette tradition, Germán Espinosa, dont l'érudition ne fait aucun doute, prend appui sur elle et sur les inévitables zones d'ombre que ménage la distance historique pour faire basculer dans le romanesque une existence qui ne le fut pas moins.

## Le cadet de Jésus

La ville de Tarse était située en Cilicie, au sud de l'actuelle Turquie. C'est là que Saül naquit, dans une modeste famille, croit-on, juive hellénisée, issue de la tribu de Benjamin. Les historiens estiment qu'il était de dix ans environ le cadet de Jésus. Très tôt, il montra de l'intérêt pour l'étude, jusqu'à se priver farouchement, sous ce motif, de tout commerce avec les femmes, jusqu'à être admis parmi

les Pharisiens, docteurs de la Loi. Du reste, la profonde connaissance acquise par Saül des textes de l'Ancien Testament devait transparaître dans ses épîtres, écrites dans un grec qui n'est plus celui d'Alexandre, tout en portant la marque d'un authentique lettré.

Tarse était aussi un foyer important de la philosophie stoïcienne, dont les préceptes, en ce qui concerne le détachement des choses de ce monde et l'accomplissement de l'individu, n'étaient pas très éloignés de ceux du christianisme. De plus, comme tout Juif hellénisé, Paul s'était frotté aux doctrines de Platon et de Pythagore, ce dernier s'étant notamment fait le défenseur de la palingénésie. À l'origine, celle-ci servait à désigner le phénomène par lequel l'âme transmigrait dans un autre corps en vue de sa régénération, mais les religions à mystère lui donnèrent une acception plus large, incluant la possibilité pour l'être humain, dans certaines circonstances et moyennant un entraînement, de se libérer de ses attaches terrestres.

L'armature romanesque du Signe du poisson (en grec: *ichthus*, aussi l'un des noms donnés à Jésus) repose sur ces deux faits: la différence d'âge de dix années entre le maître et l'apôtre et les vastes connaissances acquises par ce dernier en matière de guérison des corps, auprès de la secte juive dite des thérapeutes ainsi que des disciples grecs d'Hippocrate. S'ajoutent à cela, et attestés par les Écritures, les rapports étroits, d'ordre mystique, que le Paul converti entretenait avec Jésus le Ressuscité.

La résurrection: parlons-en. L'autorité juive de l'époque était incarnée dans le Sanhédrin, sorte de tribunal de spécialistes, avant tout gardiens de la lettre des textes (qui tue, dit Paul, quand l'esprit vivifie), et devant lequel comparaitra Jésus avant d'être mené chez Pilate. Deux groupes de lettrés juifs dominaient le Sanhédrin: les Sadducéens et les Pharisiens, dont Paul faisait partie.



À la différence des premiers, ceux-ci croyaient en la résurrection des corps préchée par l'un des prophètes juifs les plus remuants de l'époque, ce Jésus qui avait du reste fini ses jours sur une croix.

Mais pourquoi Joseph d'Arimate, dépositaire d'un mystérieux savoir oriental, a-t-il tant insisté pour récupérer le corps du crucifié? Pour l'ensevelir selon la coutume, disent les Évangiles. Pour lui permettre, raconte avec conviction Germán Espinosa, de sortir en toute quiétude de l'état catalytique dans lequel, suivant ses conseils, il s'était délibérément plongé pour échapper à ses persécuteurs et mieux transcrire dans le corps de Paul de Tarse.

Ainsi racontée, l'hypothèse ne manque pas de fantaisie, mais tant de choses n'ont-elles pas semblé invraisemblables en ces temps éloignés et n'ont-elles pas été ainsi rapportées par la tradition que le roman d'Espinosa, précisément parce qu'il se veut roman, attentif à combler par l'imagination les interstices laissés entre les faits d'ordre historique et religieux et la réalité, devient vraisemblable — du moins pour un lecteur de romans.

**La présence des femmes**  
La lapidation d'Étienne, premier

martyr chrétien, l'incendie de Rome sous Néron, les prêches virulents de Jean le Baptiste prennent ainsi un tour à la fois familier et nouveau. De même, semblables et autres, ces femmes, «Saintes Femmes» qui suivaient encore Jésus quand ses hommes l'avaient abandonné et auxquelles, en signe de reconnaissance, il apparaîtra en premier, une fois revenu d'entre les morts. Dans le roman d'Espinosa, Aspalata est une figure féminine emblématique. À cette hétérologue grecque, cultivée, intelligente, que le commerce de ses charmes auprès des hommes ne distraira jamais des devoirs et des plaisirs d'une amitié (payée de retour), l'apôtre misogyne devra tout (y compris un précieux exemplaire, apporté à dos d'âne, de la Bible des Septante — studieux et somptueux présent de la femme à l'homme). Sur Paul, adolescent s'exerçant au gymnase ou homme vieilli prématurément par les privations et les dangers, l'amie veillera, présence tutélaire, jusque dans l'arène rouge de sang (l'apôtre serait mort décapité sur l'ordre de Néron).

Avec ses libertés par rapport au dogme et son érudition envahissante, *Le Signe du poisson* ne peut être lu ni comme une étude historique ou exégétique ni tout à fait comme un roman. C'est à la fois ses limites et son mérite. Car, pour peu que l'on ne soit pas indifférent à la condition de l'homme, on le lira jusqu'au bout avec une immense intérêt. Pourquoi me persécutes-tu? demande la voix, sur la route de Damas, comme à un double, à Paul désarçonné. De soi à soi, et déclinée depuis trois millénaires de savantes et diverses façons, cette interrogation inquiète ne traverse-t-elle pas l'histoire de l'humanité?

## LE SIGNE DU POISSON

Germán Espinosa  
Traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Claude Montgaillard  
La Différence  
Paris, 2000, 288 pages

PHILOSOPHIE

L'épreuve  
du présentLa théologie  
de Jürgen Moltmann

GEORGES LEROUX

Dans un bref rappel de son itinéraire théologique, en annecte de son dernier livre, Jürgen Moltmann insiste sur deux aspects qui éclairent son parcours. D'abord, le fait que son œuvre n'est pas le résultat d'une pensée élaborée dans la solitude et pour ainsi dire hors de l'histoire. «Mon histoire individuelle a été commandée, contrariée et changée radicalement, de façon très douloureuse, par l'histoire collective du peuple allemand.» Moltmann avait 17 ans en 1943 quand il fut mobilisé et stationné à Hambourg. Il était au cœur de la ville lorsqu'elle fut détruite en juillet. Envoyé au front en 1944 et fait prisonnier en 1945, il passa trois années en captivité en Belgique et en Écosse. Comme son contemporain Dietrich Bonhoeffer, il fut en détention l'expérience d'un effondrement absolu, mais il trouve au fond de cet abîme les ressources d'une espérance concrète qui va lui permettre de survivre. Libéré, il fait le projet de comprendre, dans la théologie et par la théologie, la nature de cet espoir impossible et paradoxal. Dans l'expérience collective de la souffrance, il reconnaît l'origine de sa décision de penser la question de Dieu dans l'histoire.

Le second aspect concerne l'influence même de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle sur sa lecture des textes bibliques, en particulier sur la construction d'une théologie fondamentale ouverte aux requêtes de notre temps. Quand Moltmann écrit qu'il lui a toujours été difficile de séparer la science théologique et l'engagement politique, il ne veut pas dire seulement qu'une conviction doit avoir des conséquences (ce qui, le concernant, s'exprima par des soutiens constants aux mouvements de libération et par des engagements précis et concrets au service des plus démunis), mais aussi que l'épreuve du présent doit avoir des conséquences pour la théologie, ses propositions et ses concepts. Son dialogue avec la philosophie d'Ernst Bloch, qu'il reconnaît comme l'inspirateur principal de sa *Théologie de l'espérance* (traduction française établie en 1983), ou encore sa lecture de Franz Rosenzweig et de Gershom Scholem ne sont que des exemples de l'ouverture de la pensée théologique à ce qui, dans l'expérience du désespoir, est l'expression d'une volonté de communauté. Dans son œuvre, le marxisme et le messianisme juif jouent en effet un rôle crucial dans la mesure où ils en accentuent l'exposition à la souffrance du présent. Dans l'histoire de la théologie chrétienne du XX<sup>e</sup> siècle, cette ouverture montre le pas franchi depuis le système de Karl Barth ou l'herméneutique de Rudolf Bultmann, voire la néoscholastique de Karl Rahner.

Plus que dans tous ses ouvrages précédents — et l'œuvre est gigantesque —, son dernier livre traduit manifeste cette volonté qu'il qualifie lui-même de focalité. Le foyer de la théologie doit être saisi dans le présent. Pour lui, ce fut d'abord la question de la promesse et la réalisation de la justice de Dieu dans l'histoire. Comme il l'écrit, l'exercice de la théologie est le résultat de l'espérance. Celui qui espère ne peut plus tolérer la réalité de l'injustice, il ne peut qu'en souffrir davantage et tenter de faire corps avec le présent pour le presser vers sa fin. Très proche de Bloch sur ce point, Moltmann entend donc de développer cet exercice de l'espérance, d'abord motivé par l'apocalypse de 1945, vers une théologie politique.

C'est dans un de ses livres précédents (*Le Dieu crucifié*, traduction française établie en 1974) qu'il réinterprète la doctrine de la rédemption sur l'horizon de cette libération. Le souvenir de la Passion, écrit-il, peut aider les chré-

tiens à rompre leurs alliances avec les puissants et à s'engager auprès de ceux qui sont humiliés. Le nouveau foyer est donc celui de la croix, c'est-à-dire la souffrance. Cette interprétation aura des effets sur sa conception de Dieu puisqu'elle le conduira à penser, dans la foulée de Rosenzweig, une souffrance historique de Dieu, au sein de la persécution et de l'injustice, et à s'éloigner d'une doctrine de l'impassibilité. On a dit de ce livre qu'il représentait une christologie après Auschwitz, et Moltmann a reconnu que l'histoire avait pour ainsi dire pénétré sa théologie.

C'est ainsi qu'une théologie de l'Esprit se trouve à son tour emportée dans le mouvement de l'histoire et placée en prise directe sur l'expérience de la vie. Avec ce livre, Moltmann achève un cycle qui lui permet de donner une réponse affirmative à l'engagement de Dieu dans la vie de la nature. Son effort se profile sur un horizon de crise écologique et de suicide collectif: l'expérience spirituelle est toujours l'expérience d'un dépassement de la rationalité des fins et d'une décision, chaque fois tragique, d'accepter ou de refuser la vie. Se fondant sur une forte conviction trinitaire, Moltmann juge donc essentiel de compléter une doctrine du Père, toujours déjà en butte aux difficultés de la métaphysique, et une doctrine du Christ, reformulée comme théologie de la Croix, par un retour à l'Esprit, présenté comme habitation du cœur et de la parole. La riche inspiration philosophique de cet ouvrage, où Schelling et Kierkegaard ont un rôle important, illustre son enracinement dans une pensée de l'expérience. Encore ici, la théologie se trouve investie par l'épreuve du monde, par le refus de la dévastation et l'acceptation d'un agir créateur de Dieu: le souffle du *pneuma* habite toute expérience d'affirmation ou de refus, et la spiritualité ne se laisse appréhender que si on consent à l'expérience de Dieu en toutes choses. Cela vaut, suivant une fois de plus Rosenzweig et Scholem, pour l'expérience de l'histoire, mais plus encore pour l'expérience de la vie dans la nature.

Spiritualité ou religiosité? Qu'est-ce que l'état de vie spirituel? Comme tous les théologiens radicaux, Moltmann est parfois emporté aux limites du langage religieux, en un point où les prémisses bibliques sont perçues par la philosophie. Ce livre met en présence de plusieurs rencontres, et on y retrouve Ernst Bloch, non pas seulement comme figure tutélaire d'une espérance athée mais aussi comme discours limite de la théologie. S'il passe en revue tous les domaines de l'expérience de l'esprit (communauté, charisme, mystique) et s'il prend le risque, comme dans ses ouvrages précédents, d'une transformation de la théologie par l'épreuve du temps, Moltmann s'arrête néanmoins sur le seuil de ces figures de la vie, soit l'énergie et la force, qu'il approche comme métaphores. Par sa rigueur, par son amplitude, par sa sensibilité historique et écologique, l'œuvre de Jürgen Moltmann renouvelle le discours théologique contemporain. Rappelant ici encore l'origine de sa pensée dans la pluie de feu de juillet 1943, il invite son lecteur à s'enfoncer dans sa propre captivité pour retrouver un espoir et consentir à la vie.

## L'ESPRIT QUI DONNE

LA VIE

UNE PNEUMATOLOGIE

INTÉGRALE

Suivi de:

## MON ITINÉRAIRE THÉOLOGIQUE

Jürgen Moltmann

Traduit de l'allemand

par Joseph Hoffmann

Editions du Cerf

Paris, Cogitatio fidei,

volume 212, 1999, 464 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## Ce que le mal peut enseigner

## AU PRÉSENT

Annie Dillard  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sabine Porte  
Christian Bourgois éditeur,  
coll. «Fictives»  
Paris, 2001, 220 pages

## DAVID CANTIN

Le dernier livre de l'Américaine Annie Dillard commence par une image plutôt troublante. En feuilletant un manuel sur les malformations congénitales chez l'homme, la narratrice observe de près une photographie de deux nains à tête d'oiseau. Elle terminera les premiers paragraphes de son récit par ce passage qui en révèle déjà beaucoup: «À propos de Dieu, la kabbale

affirme: De ce qui n'est pas, Il a fait ce qui est. De l'impalpable éther, Il a sculpté de grandes colonnes.» Ainsi s'amorce une longue méditation kaléidoscopique à propos de l'origine du mal. Au présent dévoile une fugue littéraire et spirituelle qui n'a pour but que de tenter de répondre à un problème délicat. Un dieu d'amour serait-il à la source de cette horreur qui entache le monde depuis sa création?

Pour résoudre un pareil débat intérieur, Annie Dillard se tourne vers les intuitions de Paul Tillich et le trajet de Teilhard de Chardin, la pensée de Baal Shem Tov et celle du rabbin Lawrence Kushner. Elle visitera la Chine et Israël afin de mieux contempler différents sites archéologiques. Dans ce récit à la première personne,

l'interrogation se multiplie, se condense, éclate, puis se polarise autour de cette phrase remarquable: «Nous ouvrons le temps comme la proue du bateau fend la crête du présent.» Au cours de ces sept chapitres, on suit des traces qui finiront éventuellement par se rejoindre. Des scènes d'explorations d'un paléontologue dans le désert de Chine, le cheminement de la pensée fort complexe des juifs hassidiques de l'Europe de l'Est et d'étranges rencontres avec le plus commun des mortels: des faits, des idées et des leçons de présences authentiques.

Plutôt que de traduire le titre anglais (*For The Time Being*) par *Au présent*, il aurait été sans doute plus exact de choisir «Pour l'instant présent» puisque tout dans ce livre se déroule en fonction d'une quête des plus immédiates. Comme dans *Pèlerinage à Tinker Creek* (prix Pulitzer en 1972), une étape charnière dans son parcours d'écrivaine au début des années 70, *Au présent* entretient un rapport intense avec ce «cercele physique du monde déchu [que Dieu] a créé». Dans l'apparence d'un pareil désordre narratif, le

moindre détail prend parfois une tournure métaphysique stupéfiante. Ces fragments cherchent à s'unir dans la grâce qui se mêle au dégoût d'une cruauté humaine invraisemblable. Dillard ne s'efforce pas de tout résoudre, mais achève plutôt une constellation de sens possibles face au destin individuel. Le sort d'une personne, à l'image de cette adolescente disparue et retrouvée en forêt, peut parfois sauver les «générations mourantes». Il y a tant à apprendre de ce devenir radieux, de ce fait divers qui prendra des proportions éthiques immenses.

Comme l'auteure le rappelle, vers la fin, «notre vie est gratuite. Offerte par la maison à tous les visiteurs, comme le vin du commerçant. Dieu décente l'univers du temps en un fleuve et notre meilleur espoir est de nous immerger dans ses eaux, et comme autant de canaux vides, servir à en entretenir le flot». Il faut prendre le temps d'entrer dans ce qui semble être l'une des œuvres spirituelles les plus fécondes de notre époque. Annie Dillard bouleverse et s'emploie à poser un regard judicieux sur l'énigme créatrice.

## FRONDAISON

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

## PRINTANIÈRE

Daniel Poliquin  
NOUVELLES  
ÉDITIONS LE NORDIR (OTTAWA)



18,95\$

## Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

Pour réfléchir sur la société



Pour dire NON  
à la mondialisation aveugle  
en toute connaissance de cause.

Le monde enchaîné.  
Perspective sur l'AMI  
et le capitalisme globalisé

Michel FREITAG, ÉRIC PINEAULT,  
Dorval BRUNELLE, Christian DEBLOCK,  
Gilles GAGNÉ et Jacques MASCOTTO  
333 p. 24,00 \$

Un livre essentiel  
pour comprendre  
la situation politique  
au Chili.

Le Chili contemporain.  
Quelle démocratie?  
José DEL POZO  
260 p. 24,95 \$



Le vieillissement de la population et l'évolution de la technologie médicale constituent le grand défi de notre régime de santé qui ne saurait survivre dans sa forme actuelle. C'est ce problème que Jean-Luc Migué aborde ici en s'arrêtant sur les causes du délabrement du système de santé. Il explique pourquoi les solutions envisagées jusqu'à maintenant sont déficientes, compare les régimes américains et canadiens, ce qui lui permet de dénoncer de nombreux mythes. Enfin, il y a d'une solution: l'implantation d'un régime de fonds d'épargne santé individuel.

www.varia.com

Distribution: Prologue

LES ÉDITIONS VARIA

ISBN: 2-92245-54-3

124 pages • 14,95 \$

C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4

Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

# LIVRES

Entretien avec Andreï Makine

## Les sensations et les couleurs du vivant

«L'unité de l'écriture n'est pas le mot du dictionnaire, mais la présence organique du vivant.» Andreï Makine fait vivre l'écriture.

GUYLAINE MASSOUTRE

Les yeux largement ouverts où ils se fixent, Makine vous transperce de l'acuité de son regard. Est-ce sa haute silhouette et ce visage pur, presque impassible, voire altier, qui lui donne l'air de côtoyer les nuages et de se détacher de ce qui grouille, comme il l'écrit d'Olga Arbélina, l'héroïne de son cinquième roman? Est-ce bien Olga, le personnage, ou n'est-ce pas cet écrivain d'origine sibérienne qui, frémissant et solitaire, semble émaner de quelque transparence glacée?

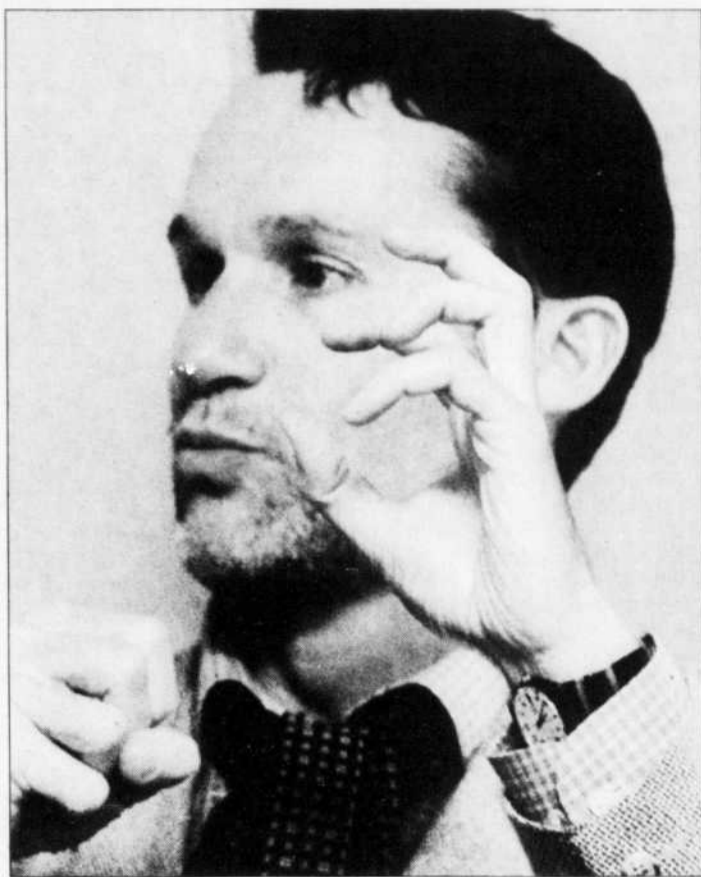
A trente-huit ans, il décroche les plus grands honneurs avec *Le Testament français* (1995), un passeport qui lui permet de voyager non plus incognito mais au rang des écrivains universels. Or son monde bat au rythme des cœurs russes, parfois français, comme ses compatriotes. Pétri des deux grandes traditions littéraires réalistes, Makine a choisi de rejoindre l'une, après avoir pris ses distances, et de s'implanter dans le terreau de l'autre, où il est lu avec admiration.

Le mystère de sa réussite littéraire n'a d'égal que la puissance de réalité atteinte par ses personnages. Makine écrit simplement. Ses livres se lisent sans mode d'emploi: tout est dit d'évidence. «Les livres sont écrits en Russie pour être vécus, pas pour être lus. Vous entrez dans un livre, vous y vivez. Aujourd'hui, 99 % des romans ressemblent à des appareils électroménagers: ils viennent avec une notice d'emploi. L'auteur vous guide de manière oblique, par sa pensée, par des aphorismes. Il faut bannir ce substrat cérébral. Proust avait une image fantastique: cette intelligence, disait-il, est comme l'étiquette qu'on a oublié d'enlever du vase chinois qu'on vient d'acheter pour recevoir des amis. De même, l'explication dans un roman est inutile.» De fait, dans ses romans, on trouve des personnages opaques, campés sur une intention claire. Tout est construit, mais rien n'est codé.

### La nécessité d'une œuvre

Cela n'empêche pas ses romans d'être imprévisibles. Pourquoi un écrivain mort change-t-il le cours du destin d'Alexei Berg, héros de *La Musique d'une vie* (Seuil, 2001)? «C'est un hasard pur et, en même temps, une nécessité absolue. La littérature est bonne lorsque tout est affiné à un point tel que rien d'autre n'est possible.» Lorsqu'il commence à écrire, Makine a l'histoire en tête: «J'ai surtout le ton. J'ai l'infrastructure, sous forme de notes imparfaites, de brouillons.» Comment l'écriture surgit-elle? «L'imprévu est déjà dedans, explique l'auteur en souriant. L'imprévu, dans un livre composé, surgit d'un détail qui refait tout, qui transfigure la réalité. Les mains d'une femme qui sentent la teinture d'iodo est un détail vrai qui s'impose, tout en étant fortuit.» Son esthétique du roman est toute là, dans la liberté et l'arbitraire le plus absolu du détail, à condition qu'il porte l'intuition de la totalité. Son écriture est moins réaliste, en somme, que poétique.

Makine a écrit sa thèse, à Paris, sur Ivan Bounine, Prix Nobel de littérature en 1933. Dans *La Vie d'Arséniev*, un chef-d'œuvre selon lui, Bounine raconte l'impossibilité d'un jeune écrivain à décrire ce qu'il voit. Mais il imagine les détails d'un geste, d'un visage qui sont sans doute ceux du personnage qu'il veut évoquer. Il vient de découvrir, explique Makine, l'envers des liens nécessaires, profonds, spirituels, qui passent inaperçus dans la vie quotidienne mais que l'écriture révèle. «André Breton a bien relevé que tel personnage de Dostoïevski, qui entre dans une pièce et s'assoit là, n'est pas crédible. Dostoïevski, qui était un être pressé, a écrit beaucoup de choses arbitraires. Il a été inégalable dans les



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

### L'écrivain Andreï Makine

grands débats d'idées, les schémas existentiels; pas dans les détails réalistes, qu'on pourrait remplacer.» Plus près de Bouinine, le style de Makine a la précision d'une écriture musicale; il se soucie des accords.

### L'étoffe des héros

Pourquoi ses personnages ordinaires ont-ils une propension à acquiescer la stature de l'humanité entière? «Il faut la conjonction d'un caractère et des conditions historiques, précise-t-il. Olga, par exemple, est une femme banale, à l'éducation sentimentale du début du siècle; soudain, un abîme existentiel s'ouvre. Là je rejoins Dostoïevski, ce qu'il appelait les personnages de la dernière limite. Ces abîmes nous entourent, mais nous passons notre vie à les éviter, pour notre confort. Notre vie n'est que cela: les contourner sur tous les plans: sentimental, social, professionnel. Mais il arrive qu'ils s'imposent comme des exigences absolues.» Toutefois, il reproche aux romanciers existentialistes, tel Sartre, les choix cérébraux qui ont présidé à ces situations. Plus fataliste, il est attiré par des situations bloquées où les personnages font encore des choix.

Où rencontre-t-on de tels êtres, en dehors du roman? «J'ai toujours beaucoup écouté. Enfant, je détestais mes semblables. Je sentais intuitivement les gens, jeunes ou âgés, qui avaient un passé. J'ai toujours très peu parlé de moi-même. Je ne le regrette pas.» Il n'a jamais été un bon lecteur, dit-il. «Je relisais dix fois la même chose, fanatique, intolérant. Il faut être tolérant pour les peccadilles humaines, mais pas en littérature, car on y vise l'absolu. C'est comme la foi: la littérature vaut mille laits tièdes. Tant pis s'il faut brocarder certains noms. Par exemple, je n'aime pas la poésie, trop traditionnelle, de Bouinine.»

Sans ses études en stylistique, Makine aurait-il affichés ses goûts? «A vingt ans, j'étais comme Gorki devant Flaubert; je regardais les pages et je me demandais comment Bouinine pouvait vous ébranler complètement, dans une courte nouvelle, en disant des choses très simples. Un simple adjectif éclaire toute une histoire, dans un certain contexte.» Devant cette écrasante tradition littéraire, il a choisi de s'inscrire en biais: il écrit en français des romans un peu décalés du roman français. «Je suis moins aphoristique que les écrivains français. Je le dis presque à regret, sans envie les formules brillantes mais superficielles de certains, sur lesquelles il leur arrive de broder pendant deux cents pages.» Éclairé de son

gée, qui n'est ni sobriété préten- tueuse ni éclat impressionniste.

La *Musique d'une vie* possède de telles qualités de dépouillement. Parti d'une généralisation abusive à propos de l'*Homo sovieticus* de Zinoviev, il renverse la définition pour faire jouer la littérature: «J'aime les formules à leur place, le rationalisme dans les essais philosophiques. La folie, c'est le savoir organisé, sans fuite, étouffant. Il faut dépasser les catégories, car l'homme est imprévisible. Quel destin illogique et incompréhensible que la vie du général Gavrilo!» Le roman offre ainsi une pensée plus vraie que l'essai théorique, parce qu'il n'est pas segmenté: «Dans le roman, on peut faire fondre le corps, abolir le temps, lutter contre la multiplicité. On retrouve l'intégralité humaine.» Une fois les repères abolis, la littérature peut révéler, mettre en valeur, créer des personnages effrayants de force, là où personne ne l'aurait soupçonné.

### Vivre autant de vies

Dans ce dépassement, Makine explique qu'il atteint une jouissance extatique: «On sort de la condition humaine en s'arrachant à ses propres limites.» Le lecteur perçoit cet hedonisme à la lecture, qui fait, en définitive, la grâce de ses livres. En écrivain, «l'homme se dégage. C'est

une révélation, une délivrance, un orgasme spirituel». Il continue, on le devine, à vivre avec certains de ses personnages, une fois le livre achevé: «Olga Arbélina est plus présente que certaines femmes que j'ai connues. Elle m'a fait souffrir.»

Jusqu'où son imagination l'entraînera-t-elle? Ce jeu dangereux, vertigineux, fait l'homme et le romancier: «On ne se connaît pas avant la fin de la vie, et encore. Le passé se lie à des moments vécus et crée des combinaisons inédites, qui vont nous étonner.» La littérature lui permet ainsi de vivre des vies impossibles, des vies à portée de main mais qu'il a manquées. Le miracle, c'est qu'un lecteur puisse en partager l'expérience: la magie survient quand on y croit vraiment.

«Imaginez-vous sur une autre planète, avec un autre air, une autre gravité: toutes les évidences seraient différentes. Dans le cocon terrestre, aussi plat qu'au Moyen Âge, avec le firmament au-dessus de nous, on croit tout savoir. On s'est construit un monde autiste pour être bien, dans une nature fabriquée. Cette réalité virtuelle est la fin de toute chose.» Étonnants détours, par lesquels le savoir peut se renouveler.

À noter: Andreï Makine est présent au Salon du livre de Québec, qui se poursuit cette fin de semaine.

expérience, il pratique maintenant une simplicité dense, char-

**PERIODES CULTURELS**

LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES

**SODEP**

**EXIT**

Des poèmes disséminés dans l'air du temps, une parole qui raconte la précarité de l'humain, une écriture qui se cherche, se perd et se découvre autre.

Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 4 numéros : 41 \$

**MOEBIUS**

Ce numéro vous propose sa traditionnelle QV 2000, c'est-à-dire les meilleurs textes reçus en cours d'année et qui ne traitaient pas de thèmes préalablement établis.

Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

**VOIX ET IMAGES**

Un dossier consacré à l'œuvre de Denise Desautels. On peut y lire une longue entrevue avec l'auteure, une bibliographie substantielle et quelques pages de textes inédits.

Le numéro : 14,95 \$ / 1 an, 3 numéros : 35 \$

**CAHIERS DE THÉÂTRE JEU**

Neuf portraits d'auteurs dont les noms se succèdent sur les marquées de nos théâtres et à la une des journaux. Ils sont français, québécois, bulgare, chinois, catalan, italien...

Le numéro : 16,10 \$ / 1 an, 4 numéros : 46 \$

**CONTINUITÉ**

Plains feux sur le boulevard Saint-Laurent, la Main, comme on le surnomme depuis longtemps: un lieu devenu mythique pour les Montréalais venus de tous les horizons.

Le numéro : 8 \$ / 1 an, 4 numéros : 28 \$

**LIAISON**

Hommage à Jean Marc Dalpé: vous trouverez dans ce numéro un portrait de l'auteur, des témoignages, une rétrospective photographique et un magnifique extrait de texte.

Le numéro : 5,75 \$ / 1 an, 5 numéros : 25 \$

**NUIT BLANCHE**

Un dossier qui se penche sur la production littéraire costaricienne, une littérature encore méconnue, tout comme l'œuvre, d'ailleurs, de l'écrivain québécois Claude Mathieu.

Le numéro : 7,50 \$ / 1 an, 4 numéros : 25 \$

**24 IMAGES**

Qu'ont en commun les cinéastes Léa Pool, Otar Iosseliani, Michka Saal et Fernando Solanas? L'exil comme confrontation entre la mémoire et un nouveau lieu à s'approprier.

Le numéro : 5,70 \$ / 1 an, 4 parutions : 19 \$

**BOUCHER**

**Le Jésuite de cristal**  
Yvon Boucher

INGRÉDIENTS du *Jésuite de cristal*: critique des valeurs, pamphlets, méditations moroses et sarcastiques, caricature sociale, prose trash, capsules spiritualistes, pastiches, appels à la vindicte, genitalité explicite, littérature haineuse, humour déplacé, surréalisme notoire, recueillement métaphysique, ascétisme clinique, cliche en soliloque. Peut contenir du désespoir et/ou des gaz hilarants. Tenir loin de la portée des natures frileuses et des adorateurs d'orthodoxes.

DATE D'EXPIRATION: 90 jours à partir de la date d'achat du livre en librairie.

ISBN : 2-922245-45-4 • 222 pages • 14,95 \$

www.varia.com Distribution: Prologue

LES ÉDITIONS VARIA C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128

**Je m'abonne aux revues suivantes :**

Titre : \_\_\_\_\_ Prix : \_\_\_\_\_

Titre : \_\_\_\_\_ Prix : \_\_\_\_\_

Titre : \_\_\_\_\_ Prix : \_\_\_\_\_

Total : \_\_\_\_\_

Mode de paiement

Chèque à l'ordre de la SODEP

Visa  MasterCard

Expiration : \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_\_

RETOURNER À :

SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes  
Montréal (Québec) H2Y 3J2  
Téléphone : (514) 397-8669  
Télécopieur : (514) 397-6887

Pour plus d'informations consultez notre site Web : <http://www.3.sympatico.ca/sodep/>

**FACILE LA VIE**

**COMMENT GARDER SON ÉQUILIBRE AU JOUR LE JOUR**  
367 pages  
2-89381-701-7  
384 p. • 12,95 \$

**Comment garder son équilibre au jour le jour**  
Jérôme • 2-89381-701-7  
384 p. • 12,95 \$

Jérôme a rassemblé ses meilleurs conseils pour mener une vie équilibrée dans un monde en changement, où les occasions de stress ne manquent pas. Il a condensé l'essentiel de son expérience vécue et observée chez ses participants et ses clients.

**COMMENT VIVRE AVEC SES ENFANTS**  
288 pages, 144 pages illustrées  
2-89381-783-1  
288 p. • 12,95 \$

**Comment vivre avec ses enfants**  
Jérôme • 2-89381-783-1  
288 p. • 12,95 \$

Jérôme a réfléchi sur les manières d'établir une relation saine, sereine et profondément satisfaisante avec ses enfants, car être parent, c'est pour longtemps!

**COMMENT GARDER SA FEMME**  
2-89381-653-3 • 160 p. • 9,95 \$

**COMMENT GARDER SON HOMME**  
2-89381-691-6 • 160 p. • 9,95 \$

Jérôme l'affirme sans hésiter: oui, il est possible de vivre une relation intime épanouissante avec son conjoint dans le respect de ses besoins et de ceux de l'autre.

**Le stress, La-police et Le-bon-dieu**  
Jacques Laffleur • 2-89381-669-X  
252 p. • 18,95 \$

«Il faut que je me lève parce qu'il faut que j'aille travailler; il faut qu'on parte à l'heure, parce qu'il faut que...» C'est la vie, non? Ce n'est pas «la» vie, nous dit le psychologue Jacques Laffleur; c'est bien plutôt notre vie, une vie qui découle de nos choix.

Par l'auteur de:

**Les quatre clés de l'équilibre personnel**  
avec R. Béliveau  
2-89381-230-9  
288 p.  
18,95 \$

**Relaxer**  
Des stratégies pour apprivoiser votre stress  
2-89381-475-1  
352 p.  
24,95 \$

**Le burnout**  
2-89381-639-8  
288 p.  
18,95 \$

**LOGIQUES**  
Les Éditions LOGIQUES INC.  
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6  
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES POÉSIE

Les profondeurs du dire

DAVID CANTIN

On ne sait jamais trop à quoi s'attendre lorsqu'on ouvre un nouveau recueil de Roger Des Roches. De la pornographie à la réalité la plus banale, ce poète prend un malin plaisir à faire du risque l'un des principaux enjeux de son œuvre.

Il faut beaucoup de patience pour traverser les neuf recueils réunis sous le titre Le Cœur complet. Cette rétrospective qui marque les 30 ans de publication de Roger Des Roches porte les traces indélébiles de son époque.

Nuit, penser incite du même coup à découvrir le meilleur de Des Roches. Regroupant environ cinquante courts poèmes, ce recueil cherche dans l'obscurité de la nuit une manière de survivre à l'inquiétude que sous-entend une certaine vieillesse.

nu des mots et des sens. La langue de Des Roches est volontairement évocatrice, abstraite, ce qui lui permet de soutenir une évocation des plus justes.

Comme toujours chez cet auteur, le poème multiplie les clins d'œil et les allusions à un imaginaire fantaisiste. Les images déstabilisent afin de mieux tisser les différents niveaux de signification.

Avec Nuit, penser, le couple revient une fois de plus au centre des préoccupations existentielles hasardeuses: «Tu regardes le ciel, toi aussi? / Cette fourrure entre les étoiles? Coeurs de fourrure? Dents de fer? / Je suis nu, je fume, je ne manque de rien. / Pour entrer ici, regarde, / il s'agit de cacher son visage entre ses mains / en même temps que moi.»

Difficile de ne pas se laisser prendre au jeu d'une pareille enquête poétique. Il faut voir à quel point Des Roches s'amuse à reprendre certaines expressions pour en extraire une essence énigmatique. Aussi, la cohérence d'une telle suite en dit long sur le trajet que mène l'auteur.

connu fait un bond dans l'invisible. Des formes de la nature empêchent l'horizon de descendre plus bas dans le chaos d'une existence. Il y a dans ces gestes du quotidien une façon pertinente d'accomplir une solitude tenace et bien réelle.

Table rase

On associe souvent le nom de Jean-Sébastien Huot à la révolte sulfureuse de la revue Gaz moutarde. Trois recueils, de 1990 à 1992, qui porteront fièrement les traces de cette esthétique trash, contre-culturelle et sous forte influence vanérienne.

Dans Le Portrait craché de son père, le jeune auteur décide de faire table rase. On assiste au procès d'un passé insoutenable où l'alcoolisme, la violence et le refus font bon ménage.

Mieux décrit les états d'une cellule familiale qui éclate comme une grenade en plein vol. Il y a ici un besoin de mener à terme «une écriture qui cherche à faire entendre l'écho des insultes du passé».

mineux. Silences de l'analyste et de l'écriture qui, à leur manière, me laissent entendre le timbre de ma voix. Le mot qui pâlit sur la feuille n'est plus qu'un éclat de lumière. Il me fait voir les choses autrement.»

Parfois inégal, ce livre a l'avantage de ne jamais reculer devant l'épreuve qu'il ose affronter. Jean-Sébastien Huot prouve qu'il est capable de se débattre avec l'horreur de manière efficace.

Cette poésie, qui se dissimule sous les apparences d'une fiction, garde son sang-froid. Certains ne voudront pas voir de plein fouet cette descente dans les zones tragiques d'un drame personnel.

NUIT, PENSER

Roger Des Roches Les Herbes rouges Montréal, 2001, 56 pages

LE CŒUR COMPLET - POÉSIE ET PROSE, 1974-1982

Roger Des Roches Les Herbes rouges, collection «Enthousiasme» Montréal, 2000, 352 pages

LE PORTRAIT CRACHÉ DE MON PÈRE

Jean-Sébastien Huot L'Hexagone, collection «Fictions» Montréal, 2001, 96 pages

BANDES DESSINÉES

Dieux, titans et vendeurs de totems

THÉOGONIE - LA NAISSANCE DES DIEUX

Dominique Desbiens et Gilles Laporte Mille-Îles, collection «Fondation» Montréal, 2000, 51 pages

LE JOUR À WENTWORTH

Olivier Morissette et Jean-Marc Saint-Denis D'après H. P. Lovecraft Soulières éditeur Saint-Lambert, 2001, 47 pages

DENIS LORD

Avec son propos aux consonances métaphoriques, les notions scientifiques qu'il véhicule et le soin apporté à sa présentation, Théogonie se révèle l'un des projets les plus ambitieux, sinon les plus spectaculaires, de la bande dessinée québécoise.

Immigré de Roumanie à la suite d'une catastrophe nucléaire, le jeune Hugo est doté d'une rarissime singularité physiologique: il ne rêve pas. Et lorsqu'on stimule artificiellement son sommeil paradoxal, Hugo peut, à son réveil, raconter avec une étonnante acuité ce qui s'est passé autour de lui.

Base scientifique

Le futur annoncé s'annonce aussi jovial que du riz brun au gruau. La nature est presque totalement annihilée, un groupe de survivants s'est réfugié dans la cordillère des Andes sous la férule du dictateur Cronos. Hugo va s'associer à un groupe de résistants exilé dans la réalité virtuelle, donnant naissance à une nouvelle ère où les dieux «habitent dans le rêve mais règnent sur la Terre».

Le scénariste Gilles Laporte (Rupert K.) tente ici une intéressante et riche synthèse de science-fiction, d'anticipation et de mythologie. La première partie est truffée de données scientifiques sur l'étude du rêve, la statistique et l'exploration spatiale.

Ces données ont vraisemblablement pour fonction de donner de la crédibilité à la suite du récit. Le temps d'exposition est bien long toutefois, didactique, et il y a une nette césure avec la dernière partie de l'histoire, beaucoup plus féérique et, malheureusement, abruptement expédiée. Ame du (très) périodique magazine Exil, Dominique Desbiens assure la part visuelle de l'œuvre. Son approche est très picturale, comme disent les Malgaches, dans la lignée des Dave McKean et Juan Gimenez. Dans sa mise en page éclatée (selon les standards), parsemée de taches, Desbiens multiplie les jeux chromatiques. Il y a là des cases qui font rêver. En bref, une œuvre forte et intrigante mais dont l'éclat est terni par des problèmes de rythme.



Quand il pleut à la campagne

Il semblerait que les (trop) rares fois où il se risque à publier de la bande dessinée, Robert Soulières aime que la bulle se dote d'assises littéraires. Après l'adaptation d'Anne Hébert par Mira Falardeau, après l'excellentissime Victor et Rivière ou André-Philippe Côté actualisait les amours légendaires de Verlaine et Rimbaud, voici l'Américain Lovecraft tel que trituré par le tandem de choc Morissette-Saint-Denis.

En fait, pour être plus précis, Le Jour à Wentworth a été écrit par August Derleth, disciple et ami de l'auteur de Démons et merveilles, d'après un canevas fourni par ce dernier. Morissette et Saint-Denis (qui font également de la musique sous le doux nom lovecraftien de «Ze Zinjant-gropes Brachycéphales Ft'gh») ont d'abord publié une première adaptation du récit aux États-Unis en 1992 sous le titre Prey. La version actuelle a été modifiée et augmentée d'une douzaine de pages.

Légende rurale

Une nuit d'orage, dans la campagne sinistre et désolée de la Nouvelle-Angleterre, un vendeur itinérant se perd et demande l'hospitalité à un vieil ermite. Son hôte, Amos Stark, attendait une tout autre visite: il y a quelques années, il avait emprunté une forte somme à Nahum Wentworth, et l'heure du remboursement a sonné. Bien sûr, Wentworth est mort, Stark l'a descendu d'un coup de pétrole, mais on est gothique où on ne l'est point, que diable.

Bien que les vignettes narratives occupent un espace prépondérant dans l'œuvre, elles se fondent avec fluidité aux dessins de Saint-Denis, magistraux, qui ne sont pas sans rappeler l'œuvre de Berni Wrightson, et très gothiques.

Au milieu du récit est inséré Le Septième Livre de Moïse, un grimoire de sorciers illustré par Morissette. Délirant, d'un hyper-réalisme et d'un luxe de détails à couper le souffle, mais sa pertinence m'échappe. Sinon la passion notable des auteurs pour Lovecraft, la lecture qu'ils en font est imprégnée d'une ironie certaine, perceptible dans l'exagération des physiognomies, dans les situations. Et qui dit déjà: «Savourez les râles de nos succulents plats végétariens?»

lord@caramail.com

RELIEURS 1er Salon de la BIBLIO PHILIE contemp raine

le dimanche 22 avril 2001, de 12 h à 18 h

JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE ET DU DROIT D'AUTEUR le lundi 23 avril 2001

Exposition témoin de ce premier Salon de la bibliophilie contemporaine de 9 h à 17 h, jusqu'au 27 avril

Édifice Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale 1700, rue Saint-Denis à Montréal 514.899.1118 ou www.bibliopolis.net/sabic

ENTRÉE LIBRE

Sous le parrainage de la Confrérie de la Librairie Ancienne du Québec et de la Bibliothèque nationale du Québec

À VOS SIGNETS!



MARIE LABERGE

est l'un des 120 écrivains que vous pourrez rencontrer au FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL METROPOLIS BLEU, parmi lesquels figurent aussi Annie Ernaux, Michael Ondaatje, Norman Mailer, Sergio Ramirez, Stanley Péan, Assia Djebar et Gil Courtemanche.

Du 11 au 16 avril 2001

Hôtel des Gouverneurs, place Dupuis 1415, rue Saint-Hubert, Montréal

Berri-UQAM

BILLETS: Articulée (514) 844-2172

www.blue-met-bleu.com



postures critique littéraire numéro 84 printemps 2001 Dossier: littérature américaine et la fin

lancement le 19 avril 2001 au salon du Saint-Sulpice 16h à 19h Dossier: littérature américaine et la fin Collaborateurs: Robert F. Barsky, Michel Biron, Magalie Bourquin, François Charpentier, Jean-François Chassay, Nancy Costigan, Kim Doré, Eric Gougeon, Julie Hyland, Alexandre Jacques, Jean-Ernest Joos, Frédéric Lepage, Véronique Lord, Annabelle Martin, Lise Prud'homme, Pascal Therrien

FRONDAISON L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT PRINTANIÈRE Jean Bacle LES DÉTOURS DU DESTIN ROMAN ÉDITIONS DES PLAINES (SAINT-BONIFACE) 22,95\$

Pour connaître les points de vente de cet ouvrage, consultez le site http://livres-disques.franco.ca

LIVRES  
LITTÉRATURE JEUNESSE

# À la guerre comme à la guerre

CAROLE TREMBLAY

Dans les contes d'autrefois, la guerre était considérée comme une chose normale, une catastrophe inévitable, quand ce n'était pas un mal nécessaire. Dans la littérature pour enfants d'aujourd'hui, la guerre, cette grande chicane mondiale, est devenu l'ennemi à abattre. On ne s'en plaindra pas, même si la tendance PG (politiquement gentille) tend à proscrire de façon un peu tyrannique toute forme de conflit. Quelques exemples de littérature pacifiste à l'usage des enfants.

**BATAILLE**

Éric Battut  
Autrement Jeunesse  
Paris, 2001, 29 pages

Pour expliquer la guerre aux petits, de nombreux auteurs utilisent l'allégorie des royaumes. Quoiqu'un peu réductrice, la métaphore a l'avantage de la limpidité. Sans compter que les histoires de roi et de royaumes fascinent toujours les enfants. C'est le procédé utilisé par M. Battut (que voulez-vous, c'est son nom) avec *Bataille*.

Une banale crotte d'oiseau qui choisit sur un nez royal, un roi hilare, l'autre vexé, et c'est la guerre, mesdames et messieurs. Les bleus passent à l'attaque contre les rouges, et vice versa dans un mouvement symétrique qui rend la chose comique. Les deux équipes utilisent simultanément les mêmes stratégies, ce qui met en évidence l'égalité et la ressemblance entre des deux peuples et rend d'autant plus absurde leur rivalité. C'est évidemment grâce aux enfants que la guerre prendra fin et que les

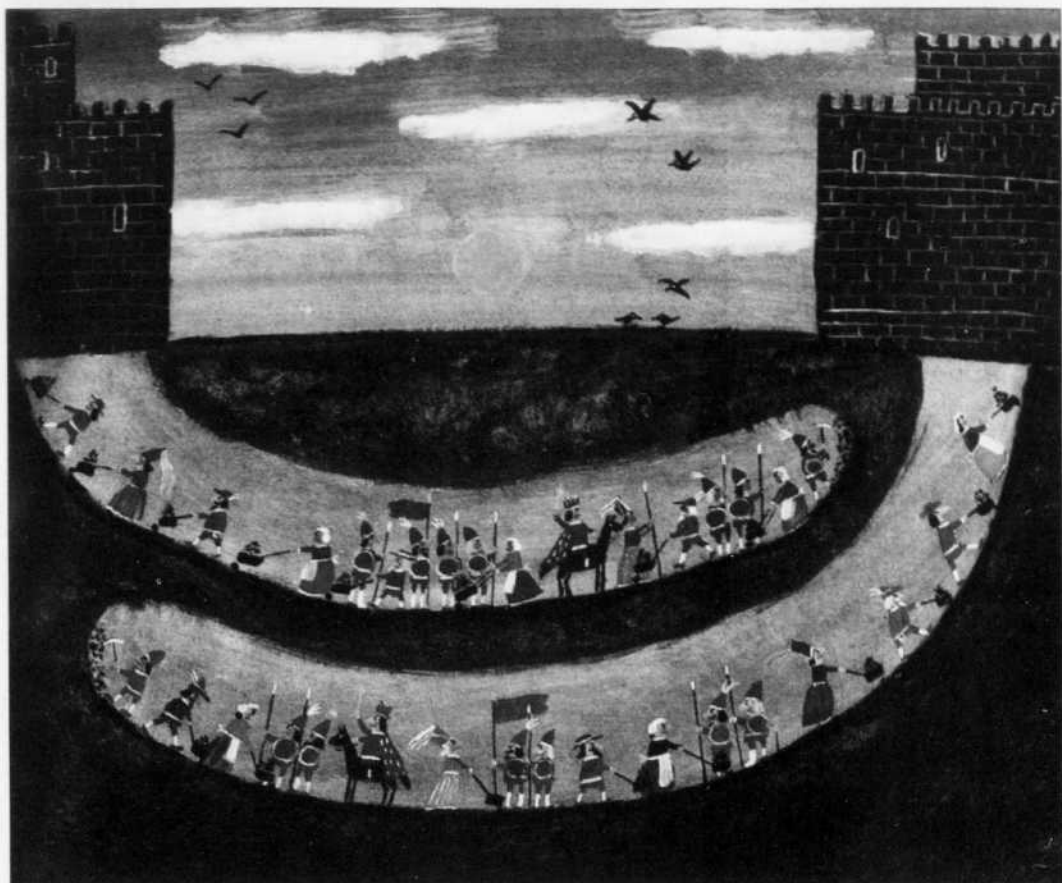


Illustration d'Éric Battut pour *Bataille*.

SOURCE AUTREMENT

deux rois, las de ces batailles nulles, finiront par se rabattre sur le jeu d'échec pour régler leur différend. Le côté sportif des armées identifiées par leur seule couleur laissera cependant peut-être un peu perplexe l'enfant inscrit dans une équipe de hockey.

**L'HISTOIRE DES ÉCHECS**

Horacio Cardo  
La Colonie des Griffons  
Abbeville, 2001, 45 pages

Ce magnifique album, qui répond comme un écho à la finale du précédent, ne retrace pas vraiment l'histoire des échecs, il dresse plutôt un portrait de ce jeu millénaire en lui inventant une origine digne d'un conte oriental. Deux peuples, un blanc et un noir, vécurent et se firent la guerre dans une île aujourd'hui disparue. Tant de gens moururent pendant ces batailles que les deux rois, consternés, décidèrent de laisser une trace de ce qui était arrivé pour qu'une telle chose ne se reproduise jamais. Il promirent une grosse récompense à celui qui saurait raconter l'histoire de façon si originale que personne ne l'oublierait. En racontant son histoire, le narrateur décrit chacune des pièces du jeu, leur façon de se déplacer, les coups classiques, etc. Bref, il s'agit d'un mode d'emploi à la fois poétique et complet du jeu d'échecs.

**UN JOUR, J'ARRÊTERAI LA GUERRE**

Texte de Thierry Lenain,  
illustrations de Pierre Mornet  
Nathan, collection «Demi-Lune»  
Pour les sept à neuf ans  
Paris, 2001, 41 pages

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Thierry Lenain ne craint pas d'aborder les sujets délicats. Il a traité de l'abus sexuel d'une adolescente dans *La Fille du pont*, des complexes masculins à propos de la taille de l'organe de la reproduction, de la miction et du plaisir avec *Petit zizi*. Cette fois, il parle de la guerre aux sept-neuf ans avec un texte juste et fort. Samir est angossé à l'idée que la guerre éclate et que son père soit obligé d'aller s'y faire tuer. Il est hanté par les images de sang et de cadavres qu'il a vues à la télévision. Il convainc Yaël, son meilleur ami, de tenter l'impossible pour que les deux présidents qui s'affrontent de l'autre côté de la Terre se reconcilient et signent une entente de paix. Mais quels sont les moyens à la disposition des deux enfants, même très déterminés? La nuit des négociations entre les deux pays, Samir et Yaël sortent dans le jardin, et la main dans la main, tentent, par le seul pouvoir de leur pensée, de convaincre les chefs d'État de ne pas commencer la guerre. Evidemment, leur geste n'a aucune portée. Mais la fleur qui a poussé sur les lieux de leur ten-

tative donne espoir à Samir qu'un jour, à plusieurs, ils sauront parvenir à leurs fins.

**LE PETIT ROYAUME**

Nicole Claveloux,  
Jean-Claude Mourlevat  
Mango Jeunesse  
Paris, 2001, 27 pages

Cet album n'est pas à strictement parler un livre sur la guerre. Il s'agit plutôt d'une ode à la littérature, qui en profite, en passant, pour faire un croc-en-jambe aux belliqueux en les taxant d'incultes. Dans un royaume paisible aux allures scandinaves, les rois, de génération en génération, privilégient les livres aux armes. Ce choix les a toujours servis puisqu'aucun ennemi ne s'est jamais pointé aux portes de la ville et que le royaume a toujours vécu en paix. Mais voilà que Holund le Grand meurt avant d'avoir laissé un héritier. Hagar, le chef des armées s'installe sur le trône à sa place. Son premier geste: interdire les livres. Une fois cette bonne chose faite, il part en guerre contre tous les royaumes voisins. Comme de bien entendu, c'est un jeune, muni d'un livre qu'il a réussi à cacher, qui parviendra à remettre la littérature au programme et à faire revenir la paix. Cette adéquation entre littérature et paix serait bien jolie si seulement l'histoire ne nous avait pas démontré de manière éloquent que la culture n'est d'aucune façon un antidote à la barbarie.



SOURCE NATHAN

Illustration de Pierre Mornet pour *Un jour, j'arrêterai la guerre*.

**Des mots et des sons**  
LECTURE-CONCERT INSPIRÉE PAR UN PAYS

**Le gospel et l'art de croire : les États-Unis**  
L'écrivain **DAVID HOMEL**  
accompagné par la mezzo-soprano Christine Harel et le guitariste David Fuchs

Le jeudi 19 avril 2001, à 19h30  
À la Maison des écrivains au 3492, avenue Laval, Montréal

Réservation obligatoire : (514) 849-8540  
Une production de l'Union des écrivaines et écrivains québécois

LE DEVOIR **UNEQ**

Photo: Antoinette Tanguay

Félicitations à  
**Nicolas DICKNER**  
lauréat du  
Prix Adrienne-Choquette de la nouvelle

*L'instant même*

Nicolas Dickner  
L'ENCYCLOPÉDIE DU PETIT CERCLE  
*L'instant même*

## À VOS SIGNETS!



**SERGIO RAMÍREZ**  
est l'un des 120 écrivains que vous pourrez rencontrer au FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL METROPOLIS BLEU, parmi lesquels figurent aussi Norman Mailer, Michael Ondaatje, Annie Ernaux, Marie Laberge, Stanley Péan, Assia Djebar et Gil Courtemanche.

**Du 11 au 16 avril 2001**  
Hôtel des Gouverneurs, place Dupuis  
1415, rue Saint-Hubert, Montréal  
Berri-UQAM

BILLETTS : Articulée  
(514) 844-2172

www.blue-met-bleu.com



## Des nouveautés au Septentrion

Loise Cori Lomax  
André-Philippe Côté

**NOUVELLE-FRANCE**  
La grande aventure

**Nouvelle-France**  
La grande aventure

Louis-Guy Lemieux  
André-Philippe Côté  
116 pages, illustré, 19,95 \$

**Les Années Bouchard**

André-Philippe Côté  
Michel David

168 pages, illustré, 19,95 \$

André-Philippe Côté

Les Années  
**BOUCHARD**

Michel David

André-Philippe Côté

Jean-François Simard

**MONTMORENCY**  
Histoire d'une communauté ouvrière

Jean-François Simard

242 pages, illustré, 27,95 \$

Philippe Bernard

**Amury Girod**  
Un Suisse chez les Patriotes du Bas-Canada

Philippe Bernard

258 pages, 24,95 \$

Michel L'Hébreux

**Le Pont de Québec**

Michel L'Hébreux

256 pages, illustré, 34,95 \$

Martin Fournier

**Pierre-Esprit Radisson**  
Aventurier et commerçant 1636-1710

Martin Fournier

Michelle Côté

**L'Envers du décor**

Michelle Côté

298 pages, 24,95 \$

Jacques Lacoursière, Jean Provencher, Denis Vaugeois

**CANADA • QUÉBEC**  
1534-2000

Jacques Lacoursière  
Jean Provencher  
Denis Vaugeois

592 pages, illustré, couleurs  
39,95 \$ (éd. régulière)  
49,95 \$ (éd. de luxe)

**Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Québec du 10 au 15 avril aux kiosques 238-239**

Louis-Guy Lemieux • André-Philippe Côté • Jean-François Simard • Michel L'Hébreux • Martin Fournier • Michelle Côté • Jacques Lacoursière • Denis Vaugeois

**SEPTENTRION**  
www.septentrion.qc.ca

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Le degré zéro de la peinture

## J'HABITE UN CAILLOU

Jocelyn Jean  
Galerie Graff, jusqu'au 14 avril

## JOHN HEWARD

Galerie Roger Bellemare, jusqu'au 21 avril

## JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

La peinture à l'huile, c'est bien difficile, dit la ritournelle qui la compare à la peinture à l'eau. Mais mine de rien, ce refrain connu de tous recèle une vérité toute nue: qui s'y frotte (à la peinture) découvre en effet qu'il s'agit d'un art aux nombreuses difficultés. Au nombre de ces difficultés, et à ranger parmi celles qu'il convient de résoudre au premier chef, il y a le problème du support. La nature de ce sur quoi l'on peint détermine tous les événements de peinture à venir. Le choix du support et la manière de le traiter — ou de le maltraiter — nous indiquent, hors de tout doute, le type de rapport, tendu ou relâché, que l'artiste entretient avec le médium qu'il utilise: c'est le support considéré comme révélateur de la conscience esthétique et historique de l'artiste. C'est pourquoi il importe tant de s'arrêter sur le support pour comprendre le trajet de l'artiste et saisir par la même occasion la pertinence ou l'impertinence des propositions qui ponctuent son parcours. Puisque c'est du support que part l'agir qui rend l'intention artistique et que c'est à cet endroit crucial que l'on revient si l'on veut évaluer le type de peinture auquel on est confronté, ne perdons donc pas de vue cette notion capitale et utilisons-la pour comparer deux expositions tenues par deux artistes dont les carrières sont comparables.

Vus à distance, les tableaux de Jocelyn Jean présentés à la galerie Graff ressemblent à s'y méprendre à la peinture américaine des années 50. Par moments, on jurerait que l'artiste s'applique à faire des clin d'œil aux maîtres de l'expressionnisme abstrait américain ou même à certains représentants de l'art informel européen: on pense notamment à ces univers de Mark Tobey fourmillant de signes et de graphies, aux microcosmes organiques de Vols, tout particulièrement à ces tableaux dans lesquels prédominent les tons de chair. On pourrait poursuivre l'inventaire de ces noms et manières de faire auxquels cette peinture renvoie. Essayons donc de dépasser ce à quoi elle fait penser pour se pencher sur ce qui lui appartient propre et ce qui nous est présenté comme une particularité: l'introduction d'un réseau de fils piqués directement dans le support de la toile. L'idée est assez séduisante en elle-même. En effet, pourquoi ne pas extraire l'élément premier de la toile — qui est souvent composée de fils de coton ou de lin — et s'en servir pour développer, à partir du motif de la maison, un réseau modulaire et linéaire qui viendrait s'ajouter en surimpression à la matière colorée et à la gestuelle déployée? Dans un des tableaux, par exemple, les fils qui se rencontrent aux points d'intersection de ces réseaux sont tirés vers

l'extérieur, formant ainsi des espèces de petites queues de cheval bouffantes, imbibées des mêmes tons de gris rougeoyants que ceux qui prévalent dans l'ensemble du tableau.

A l'exception du tableau qui s'intitule *Je prends des détours*, œuvre dans laquelle une probante symbiose se met enfin en place, on doit se rendre à l'évidence: en dépit de toutes les tentatives d'intégration et d'incorporation, ce petit système bien ficelé demeure étranger au support qui l'accueille et ne nous semble pas renforcer, ni dynamiser, ni complexifier l'ensemble de la composition. Cette idée ne dépasse pas le stade de l'artifice ou, au mieux, elle se lit comme un élément pathogène qui contamine le corps de la peinture et finit par le détruire. Alors que l'on eût été en droit de s'attendre à une saine confrontation, il ne se produit finalement qu'un effet d'inertie qui déçoit le regard.

## Mise à l'épure

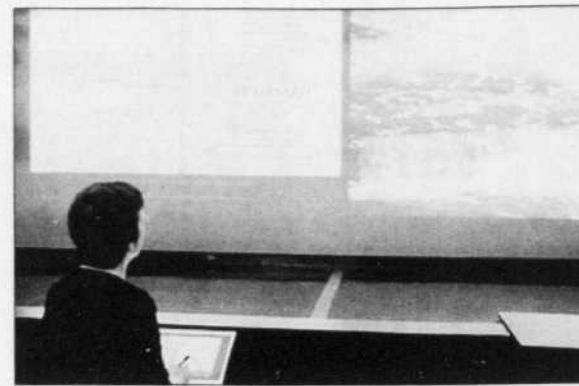
Aux antipodes de cette peinture qui avance à tâtons, John Heward, pour sa part, nous propose une mise à l'épure du support et de la figure qui se veut à la fois radicale et contemplative. *Less is More*, tel serait l'axiome de ce corpus d'œuvres limité au strict minimum et sélectionné avec doigté. Contrairement aux productions artistiques lyriques du début des années 90 où l'artiste se livrait à de violents assauts sur et avec le support de la toile, en le traînant parfois jusque dans la boue, John Heward n'intervient presque plus cette fois, se contentant d'observer et de retenir les accidents et autres événements qui se trouvent déjà là, comme en attente d'être désignés comme étant dignes d'intérêt plastique et sémantique. C'est simple, posé et minimal comme attitude, mais bienvenu dans le contexte du n'importe quoi qui prévaut si souvent en peinture. Dans un premier temps, la préparation du support se résume à choisir des fragments de toile brute ou usagée, puis de délimiter et formater avec soin la surface retenue — ou élue — pour laisser voir les plis, bris et autres topographies aléatoires comme autant de petits événements trouvés qui habiteront le fond du tableau, et tout cela au gré d'un hasard savamment objectif.

Il y a indubitablement fond ici, car l'artiste inscrit et positionne en bordure du tableau une étroite forme rectangulaire toute noire qui change de configuration d'un morceau de toile à l'autre, forme sombre en constant déplacement qui porte à croire qu'une partie, manquante, pourrait compléter le tableau existant, conférant ainsi à la partie absente beaucoup de présence. Avec presque rien, et en intervenant très parcimonieusement, John Heward nous ramène en quelque sorte à un degré zéro de la peinture, à son vocabulaire basique: une forme se détachant d'un fond.

Mais du même souffle, John Heward nous rappelle que ce n'est pas qu'avec des idées que l'on fait de la peinture, mais que c'est en essayant de fixer dans l'instant transitoire le regard que l'on porte sur les choses, même sur celles qui comptent parmi les plus triviales de ce monde, que l'on finit par atteindre un peu à son essence.

## Une œuvre dont vous êtes le héros

## DÉS CHIFFRÉS

Bill Seaman  
Une présentation  
de la Fondation Daniel Langlois  
Cinémathèque québécoise  
335, boulevard de Maisonneuve  
Est  
Jusqu'au 22 avrilBERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

SOURCE FONDATION DANIEL LANGLOIS

Dés chiffrés, une œuvre vidéo de Bill Seaman.

La chose est mystérieuse. Dans une salle plongée dans une profonde obscurité se trouvent, devant nous, une tablette électronique, un stylo et un écran géant. À la console sont reproduits sur une moitié de l'image, alors que l'autre portion attend de s'animer.

*Dés chiffrés*, de l'artiste américain Bill Seaman, est une œuvre vidéo interactive. Les ressorts sont activés par le spectateur. Jusque-là, rien de renversant. Par contre, c'est à de tout autres niveaux que l'œuvre fait œuvre. Dans sa liberté à jouer avec le texte, avec les images, dans sa manière de faire du spectateur un créateur (à l'intérieur de certains paramètres, de toute évidence), *Dés chiffrés*, à défaut de susciter une réelle réflexion sur la notion même de l'interactivité, suscite des tableaux d'une grande poésie et consiste en une œuvre véritablement ouverte à laquelle chacun des visiteurs donne son identité et sa valeur.

L'œuvre avait été commandée en 1996 par le Musée des beaux-arts du Canada, alors que son conservateur responsable des arts technologiques était Jean Gagnon. Gagnon est aujourd'hui directeur des programmes à la Fondation Daniel Langlois. C'est lui qui a fait venir *Dés chiffrés* à Montréal. L'installation est présentée à la Cinéma-thèque québécoise.

L'ouverture de l'œuvre est multiple. Au prix d'une certaine familiarisation quant au fonctionnement de l'œuvre, il est possible d'en explorer les divers strates. Textes, son et images s'entremêlent alors, et les croisements entre ces couches d'informations entraînent une richesse de significations décou-

plée par les lois du hasard. L'œuvre est un hommage au poète symboliste Stéphane Mallarmé. Du Missouri où il travaille, Seaman a puisé au fond des trésors du poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, publié en 1897. Effaçant les structures de l'écriture métrique, le poème de Mallarmé fait de la lecture un acte de création. Par la suspension des balises du texte, le poète, porté par une écriture lyrique, avait fourni les occasions de se libérer des entraves de la linéarité. Seaman retrouve avec son œuvre cette capacité à ouvrir au-delà de tout habitus les conventions du texte, écrit, musical et imagé.

Aux espaces blancs du texte de Mallarmé peut correspondre l'absence de mode d'emploi pour opérer cette perte de la structure à laquelle tout spectateur est amené. Une mosaïque de petites images est disponible. Il suffit de les pointer avec le stylo pour en construire une séquence. À chaque image correspond une séquence vidéo et une musique essentiellement machinique, qui reprennent de façon lyrique le cliquetis et le roulement de machines. La majeure partie des bandes diffusent des images tout simplement magnifiques, portées d'une poésie insoupçonnée, alors que des machines en mouvement ont été filmées dans une industrie de la région d'Ottawa, sur des métiers jacquard (des machines textiles). D'autres séquences ont été prises dans la nature, sur un piano mécanique, etc.

Ces images peuvent être regardées en silence, au gré d'un texte troublant de Seaman qui le récite à haute voix, des musiques peuvent

être superposées, le texte de Mallarmé consulté, lu ou entendu, en français comme en anglais. Tous ces possibles sont mis à notre disposition et à celle du hasard. A mille lieues d'un contenu narratif, *Dés chiffrés* évoque la dérive, celle que contenait déjà, il y a presque un siècle, le texte de Mallarmé.

De fait, l'œuvre de Seaman s'attaque aux registres de l'énonciation. L'œuvre n'a rien de vertigineux au sens où celles d'autres vidéastes le sont, notamment Gary Hill et Bill Viola. Plutôt, les glissements de l'œuvre de Seaman se font au gré de doux décalages dans l'ordre convenu du langage. L'expérience n'est peut-être pas celle d'une vie, au même titre que ce que procurement comme affects les œuvres des deux vidéastes cités plus haut. L'œuvre n'aura certainement pas le même impact que l'écrit de Mallarmé, le spectateur d'aujourd'hui a assimilé ces écarts sémantiques.

*Dés chiffrés* transforme le spectateur en une sorte de VJ aux commandes de ses propres scratches vidéo (l'œuvre a certes des entrées dans la culture techno) et fait de la suggestion son principal moteur. Il n'appartient qu'à vous de céder aux désirs de ses mouvements.

**GALERIE DE BELLEFEUILLE**  
EXPOSITION DU 8 AU 19 AVRIL  
**PAUL BÉLIVEAU**  
DERNIER WEEK-END  
CATALOGUE DISPONIBLE  
1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT  
TEL: 514.933.4406 FAX: 514.933.6553  
LUN-SAM: 10H - 18H / DIM: 12H - 18H  
WWW.DEBELLEFEUILLE.COM

Le Théâtre Outremont: œuvre et représentations  
**Jean Gilles Lemieux**, architecte  
du 12 avril au 6 mai 2001



Galerie Yergeau du Quartier Latin  
2060 Joly, Montréal Inf: 514.843.0955

## Catherine Farish

## Dépaysement

Œuvres récentes

Jusqu'au 5 mai

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T5 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

## GALERIE BERNARD

JEAN GAUDET  
ÉCHOS DU PASSÉ

Tableaux récents

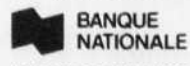
DU 7 AU 25 AVRIL 2001

90 av. Laurier Ouest Tél.: (514) 277-0770  
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 18 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00Musée  
des  
beaux-arts  
de  
Sherbrooke

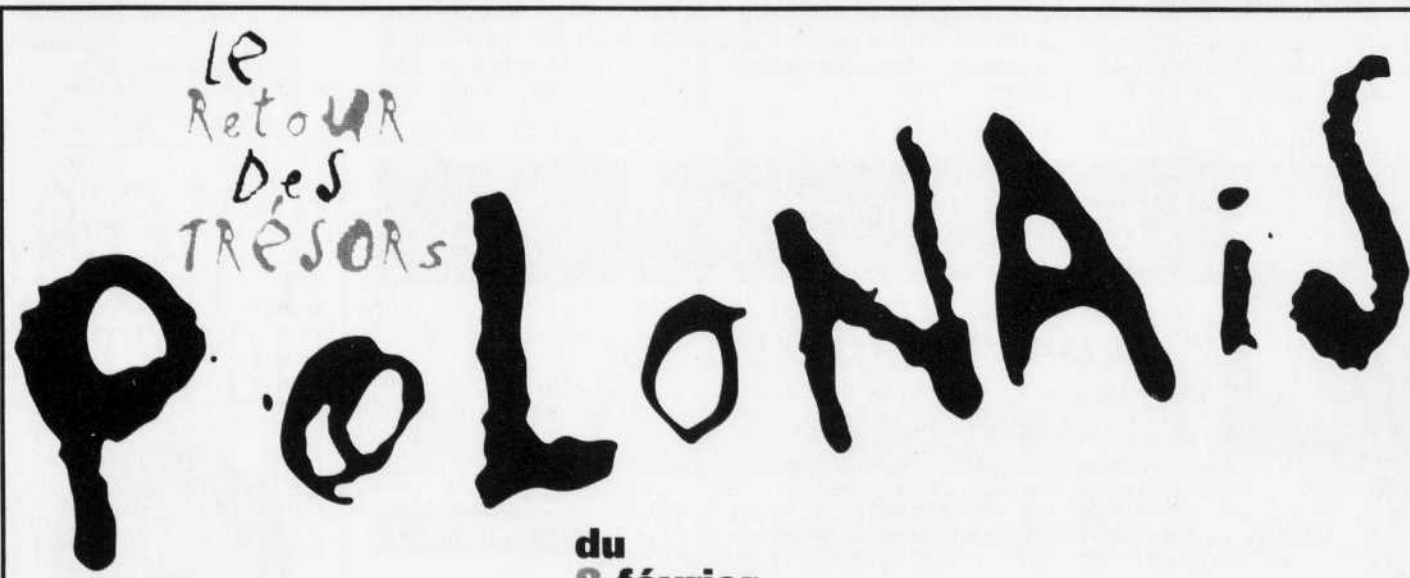
## ARTISTA

SALON DU PRINTEMPS DES ARTISTES  
DES CANTONS-DE-L'EST

du 7 avril au 20 mai 2001

241, rue Dufferin à Sherbrooke.  
Téléphone: (819) 821-2115  
Du mardi au dimanche, de 13h à 17h,  
jusqu'à 21h les mercredis.

VOUS SEREZ PLUS À L'AISE

Le Musée des beaux-arts de Sherbrooke reçoit une contribution financière  
du ministère de la Culture et des Communications et de la Ville de Sherbrooke.Abandon / Surrender  
de Liz Davidsondu  
8 février  
au  
6 mai  
2001Revivez l'odyssée d'un fabuleux trésor! La précieuse collection  
du château royal du Wawel de Cracovie est de retour à  
Québec et pour la première fois exposée au grand public.  
Un rendez-vous unique avec l'ART et l'HISTOIRE.Heures d'ouverture: du mardi au dimanche de 10 h à 17 h,  
le mercredi jusqu'à 21 h.

## MUSÉE DU QUÉBEC

Renseignements: (418) 643-2150

1 866 220-2150

www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

L'exposition est présentée grâce à la collaboration  
du château royal du Wawel.Une  
présentation  
de la

Québec



Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Demandez notre audioguide, notre livre-souvenir et notre jeu-découverte pour la famille.

Coffret, Italie, Florence, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Collection: château royal du Wawel, Cracovie. Photo: Adam Wierzbka.CHARLES  
GAGNON

UNE RÉTROSPECTIVE



DU 8 FÉVRIER AU 29 AVRIL 2001

RENSEIGNEMENTS: (514) 847-6226 - MÉTRO PLACE-DES-ARTS  
www.mocm.org